LE VOLAGE,

OU

LE MARIAGE DIFFICILE.

PIECES de l'Auteur du VOLAGE, *qui se trouvent à la même adresse.*

Le Jugement de Salomon, en 3 actes.
Androclès, en 3 actes.
La Forêt enchantée, en 3 actes.
Le Triomphe de David, en 3 actes.
Les Amans en Poste, en 3 actes.
Nourjaad et Cheredin, en 4 actes.
L'Ermite du Mont-Pausilippe, en 3 actes.
Richardet et Bradamante, en 3 actes.
La Forêt d'Hermanstad, en 3 actes.
Le Faux Alexis, en 3 actes.
L'Illustre Aveugle, en 3 actes.
La Fille de la Nature, en 3 actes.

Romans nouveaux.

Les Mille et un Guignons, 4 vol. *in*-12.

Sous presse.

Un roman nouveau de Pigault-Lebrun, en 4 vol.
La Femme à Projets, en 4 vol.

LE VOLAGE, (2

OU

LE MARIAGE DIFFICILE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

PAR M. CAIGNIEZ;

Représentée pour la première fois sur le Théâtre de S. M. L'IMPÉRATRICE, le 24 septembre 1807.

PRIX : 1 fr. 50 c.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

À PARIS,

CHEZ BARBA, Libraire, au Palais du Tribunat, Galerie derrière le Théâtre-Français, N.° 51.

1807.

72177

PERSONNAGES.

VALMONT, l'homme volage.	M. CLOZEL.
DÉSORMEAUX, cousin de Valmont.	M. ROSAMBEAU.
M. DE VERTEFEUILLE, vieux campagnard ridicule.	M. VALVILLE.
JULIE, fille de M. de Vertefeuille, fiancée de Désormeaux.	M.lle BEFFROY.
M.me DOLBAN.	M.lle DELILLE.
M.lle ARSENE, vieille demoiselle, parente de Valmont, et chargée de la régie de ses biens.	M.me MOLE.
DUBOIS, valet de Valmont.	M. ARMAND.
PIERRE, jardinier de Valmont.	M. PERROUD.
JEANNETTE, jeune paysanne, fille de Pierre, nouvellement mariée.	Mlle ADELINE.

UN NOTAIRE, personnage muet.
DES DOMESTIQUES.

(*La scène est dans une maison de campagne à dix lieues de Paris.*)

Vu au Ministère de la Police Générale de l'Empire, conformément aux dispositions du décret impérial, du 8 juin 1806. Paris, le 5 septembre 1807. Le Secrétaire-Général, signé, SAULNIER.

Vu l'approbation, permis d'afficher et représenter. Ce 12 septembre 1807. Le Conseiller-d'Etat Préfet de Police, signé, DUBOIS.

LE VOLAGE,

LE VOLAGE,

OU

LE MARIAGE DIFFICILE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un salon à la campagne. Deux grandes croisées dans le fond laissent voir le jardin.

(*Méme décor pour les trois Actes.*)

SCENE PREMIERE.

M.lle ARSÈNE, *seule, assise auprès d'un bureau, et parcourant divers papiers.*

VOILA mon compte en règle. Tous les fermiers ont payé; et malgré cela, il est clair que mon étourdi de Valmont me redoit vingt-quatre mille francs. Mais quand se corrigera-t-il donc? Propriétaire de cette belle terre, à dix lieues de Paris, qui depuis douze ans lui est échue de la succession de son oncle, et qui lui vaut cent mille livres de rente, il n'en a point encore assez; il faut encore que j'avance sur mes épargnes..... Mais ne nous désolons point; la dernière lettre, qu'il m'a écrite de Lyon, m'annonce un mariage avantageux qu'il était prêt à conclure, et je compte bien que cette fois.....

SCENE II.

M.lle ARSENE, PIERRE, *une lettre à la main.*

M.lle ARSÈNE.

Ah! ah! Pierre, une lettre?

PIERRE.

Oui, mam'selle Arsène; j'crois qu'c'est encore d'monsieur d'Valmont.

M.lle ARSÈNE vivement.

Donne. Oui, c'est de lui.

PIERRE.

Bon, bon! i'va vous dire qu'son mariage est conclu. Tant mieux! l'v'là qui s'amende enfin.

M.lle ARSÈNE lisant.

Oh! oh! il vient ici.

PIERRE.

Vraiment? ah! queu' joie!

M.lle ARSÈNE.

Il arrive aujourd'hui, peut-être.

PIERRE.

Et il nous amène sa femme, sans doute?

M.lle ARSENE, achevant de lire.

Allons, il n'est pas marié.

PIERRE.

I'vous écrit ça?

M.lle ARSÈNE.

Non. Mais pas un mot du mariage.

PIERRE.

Bah!.... Au surplus, d'l'humeur dont il est, j'sis d'avis, moi, qu'il aurait tort de s'marier; et puis à son âge on a encore du temps pour y songer.

M.lle ARSÈNE.

Il n'a plus que six jours, lui.

PIERRE.

Eh! mon Dieu! qu'est-ce qui doit donc l'i arriver dans six jours?

ACTE PREMIER.

M.lle ARSÈNE.

Sa trentième année révolue.

PIERRE.

Rien qu'ça ? Pardine, mam'selle Arsène, j'serions ben heureux vous et moi d'être itou menacés de c'malheur-là.

M.lle ARSÈNE.

Il est bien question.... Mon cher Pierre, ce qui m'inquiète ne sera plus bientôt un secret pour personne. J'ai besoin de soulager mon cœur ; écoute : Si dans six jours mon cousin Valmont n'est point marié, sa ruine est complète.

PIERRE.

Comment donc ça ?

M.lle ARSÈNE.

Toute la fortune qu'il tient de son père se borne à quinze mille livres de rente. Mais en ce moment on lui conteste le fonds qui produit ce revenu. Le procès est sur le point d'être jugé. Sa perte ne serait pour lui qu'une bagatelle, s'il conservait ce riche domaine que lui a légué son oncle paternel, M. de Valmont, ton ancien maître. Cet oncle, vieux célibataire, et se repentant trop tard d'un système qui l'avait privé sans retour de la satisfaction d'avoir des héritiers directs, avait cependant à cœur de ne point laisser éteindre le nom de Valmont. Sous ce rapport, le fils de son frère était sa seule espérance. Malheureusement il avait remarqué de bonne heure le caractère inconsidéré et les inclinations volages de ce cher neveu ; il se reconnaissait en lui. Il fera comme moi, disait-il souvent, et si je n'y mets ordre, votre serviteur aux Valmont ; celui-ci sera le dernier de sa race. Cette crainte, trop bien fondée, suggéra donc à l'oncle l'idée d'une clause bien bizarre de son testament ; la voici : « J'institue mon neveu, » Félix de Valmont, légataire universel de tous mes » biens, à la condition cependant que si, le jour où il

» aura atteint sa trentième année, ledit Félix de Val-
» mont n'est point encore marié, lesdits biens passe-
» ront en toute propriété à Policarpe-Vendicien Désor-
» meaux, mon autre neveu, fils de ma sœur, veuve
» Désormeaux. »

PIERRE.

Ah! c'est donc ça que d'puis qu'qu'tems j'voyons toujours c'monsieur Désormaux rôder aux environs du château, et l'examiner par tous les bouts. Quoi! dans six jours, c'beau château l'i appartiendra, à l'i qu'est déjà si riche, si not'aimable monsieur n'est pas marié?

Mlle ARSÈNE.

Oui, mon pauvre Pierre.

PIERRE.

Pis qu'c'est comme ça, i'n'est pas possible que M. d'Valmont oublie la date d'son jour de naissance.

Mlle ARSÈNE.

Il en est bien capable. Voilà douze ans que son oncle est mort, et voilà douze ans qu'il projette et diffère toujours de remplir la condition du testament. Le presse-t-on de s'en occuper? *J'y songe* est son éternel refrain; puis le voilà distrait de nouveau par quelque rare beauté qu'il brûle d'ajouter à ses conquêtes.

PIERRE.

Faut donc qu'i'soit ensorcelé! J'l'avons vu tout-petit, qui n'était, morguenne, pas plus haut qu'ma jambe: eh ben, quand i'v'nait voir ici son oncle, c'était un vrai lutin après toutes nos filles; c'était tantôt l'une, tantôt l'autre qu'il attrappait dans l'bois, dans l'pré, l'long des haies: i'fallait l'voir sur-tout, quand c'était l'tems des foins ou d'la vendange. Prends garde, disait-on à Claudine, l'v'là qui s'cache contre c'te meule; sauve-toi, Suzon, c'est à toi qu'il en veut: l'v'là! l'v'là! et puis des cris! d's'éclats d'rire! un tapage! c'était palsangué comme le loup dans la bergerie.

Mais vous savez tout cela mieux qu'moi, mam'selle Arsène; vous-même..... eh! eh!! Il a été un tems....

M.lle ARSÈNE.

Qu'est-ce que tu veux dire ?

PIERRE.

Acoutez donc, vous aviez une quinzaine d'années d'moins; j'me souviens bien qu'on vous appelait encore la belle Arsène, et, jarni, faut convenir qu'pour une femme d'quarante ans qu'vous aviez p't'ête alors...

M.lle ARSÈNE.

Je n'en avais que trente-huit.

PIERRE.

C'est égal, tant y a qu'vous étiez encore fièrement belle et appétissante ! C'était une grace! une fraîcheur! une prestance! Ah ! dame !.... nout' jeune monsieur avait bien r'luqué ça, lui !

M.lle ARSÈNE.

C'était encore un enfant.

PIERRE.

Tatigué, queul enfant ! Au reste, j'sis ben content d'une chose, moi : c'est qu'noute fille Jeannette soit mariée avant qu'i' n'arrive. Huit jours plutôt, ça m'baillait du tintoin, oui-dà ! Jeannette est si gentille, et noute monsieur si gaillard.... c'était chatouilleux, voyez-vous ! Mais, Dieu merci, ç'a n'me r'garde plus; qu'Thomas y ait l'œil, c'est son affaire à présent.

M.lle ARSÈNE.

Thomas peut être tranquille, car il me paraît que ta fille l'aime beaucoup.

PIERRE.

Eh ben oui, oui; c'est encore si nouveau.

M.lle ARSÈNE.

Vois donc, Pierre, quelles sont ces personnes qui se promènent dans le jardin.

(On aperçoit dans le jardin, Désormeaux, Julie et M. de Vertefeuille, qui ont l'air d'examiner à droite et à gauche.)

PIERRE.

Eh ! c'est M. Désormeaux avec mam'selle sa prétendue et M. d'Vartefeuille. Que diable viennent-ils faire ici ?

M.lle ARSÈNE.

Désormeaux, ce sot et intéressé personnage est bien aise de faire voir le domaine dont il espère hériter bientôt par la folie de Valmont.

PIERRE.

Oh ! par exemple, faut êt'ben osé !.... A la place d'M. d'Valmont, moi, plutôt que d'li bailler c'te satisfaction-là, j'épouserions, morguienne, la première.:..

M.lle ARSÈNE.

Ils viennent ici, je crois ! Mon cher Pierre, tu vas les recevoir ; je ne veux point leur parler. Dis-leur que je suis en affaire, malade, ou sortie ; comme tu voudras.

(Elle sort promptement.)

SCENE III.

DÉSORMEAUX, JULIE, M. DE VERTEFEUILLE PIERRE.

DÉSORMEAUX.

Pierre, nous voulons parler à mademoiselle Arsène.

PIERRE.

Monsieur, à l'heure qu'il est, mam'selle Arsène.... (*A part, et les voyant tous trois parcourir et examiner l'appartement.*) Eh ben ! eh ben ! qu'est-ce qu'i' font, donc ?

DESORMEAUX à Julie, sans faire attention à Pierre.

Eh bien, qu'en dites-vous, ma chère Julie ? Ne serez-vous pas charmée d'habiter cette maison ?

VERTEFEUILLE, toujours avec gravité.

Tout cela est très-beau, ma fille, très-beau, certainement.

JULIE.

Vous trouvez cela beau, mon père? mais voyez donc comme ces ornemens sont antiques; c'est une horreur.

VERTEFEUILLE.

Sans doute, sans doute. Cependant....

JULIE.

Rien d'étrusque, rien d'égyptien : cela n'est pas habitable.

DÉSORMEAUX.

Oh! soyez tranquille, mademoiselle; on changera tout cela.

VERTEFEUILLE.

Sans doute, sans doute, on changera tout cela!

PIERRE à part.

En voici bien d'un autre! (*Haut.*) Ah! ça, messieurs, j'vous laissons dire; mais i'm'semble à moi qu'pour changer ici quelque chose, i'faudrait d'abord que c'château....

DÉSORMEAUX.

M'appartînt? Eh! eh! eh! (*A Vertefeuille.*) Elle est bonne, ma lettre de Lyon, n'est-ce pas, papa?

VERTEFEUILLE.

Très-bonne, certainement.

DESORMEAUX à Pierre.

Eh bien! mademoiselle Arsène vient-elle?

PIERRE.

Non, monsieur; car all'm'a dit d'vous dire qu'alle est en affaire, ou ben malade, ou ben sortie : c'est comme vous voudrez, au reste : choisissez.

JULIE.

Il fait l'impertinent, je crois.

VERTEFEUILLE.

Voici ce que c'est, mes enfans : mademoiselle Arsène ne veut pas nous recevoir.

PIERRE.

Tatigué! comme M. d'Vartefeuille vous a deviné ça tout d'suite!

JULIE à Desormeaux.

C'est donc cette vieille demoiselle qui est chargée de la régie d'un domaine aussi considérable?

DESORMEAUX.

Oui, ma chère Julie.

JULIE.

Cela est singulier.

VERTEFEUILLE.

Très-singulier, certainement.

DESORMEAUX.

M.lle Arsène Blainval étaitune parente pauvre de la mère du cousin; elle a passé sa jeunesse dans la maison Valmont, elle a toujours fait l'entendue; voilà pourquoi mon cousin lui a confié la régie de ses biens. (*A Pierre.*) Pierre, tu diras à cette demoiselle que nous avions à lui faire part de certaine circonstance.... Y a-t il long-tems qu'elle n'a reçu des nouvelles de Valmont?

PIERRE.

Non, monsieur. Il y a huit jours qu'all'a reçu d'lui une lettre qui nous annonce qu'i's'marie, et j'pense ben qu'c'est affaire finie à présent. (*A part.*) Attrappe.

JULIE.

Il se marie?

VERTEFEUILLE.

Il se marie?

DESORMEAUX à Vertefeuille.

Un moment. (*A Pierre.*) Il y a huit jours, dis-tu, qu'on a reçu cette lettre : moi, c'est hier que j'ai reçu

la mienne. La voici : tu pourras en rendre compte à M.lle Arsène.

(Il tire une lettre.)

PIERRE.

Ah ! voyons donc ça.

DESORMEAUX.

C'est un ami qui m'écrit de Lyon. (*Il lit.*) « Mon cher » Polycarpe-Vendicien Désormeaux, » (*à Julie.*) C'est par gaieté qu'il affecte toujours de décliner tous mes noms. (*Il lit.*) « rassure-toi, le mariage de ton cousin » n'a point eu lieu au jour fixé. J'ignore s'il est rompu » ou retardé; tout ce que je sais, en fermant ma lettre, » c'est qu'on ne paraît plus s'en occuper. » Il n'y a que cinq jours qu'on m'écrivait ceci.

PIERRE.

Si c'est là tout, il n'y a rien d'perdu ; et puis j'allons bientôt savoir à quoi nous en tenir : M. d'Valmont arrive aujourd'hui.

DESORMEAUX.

Il arrive aujourd'hui ? Ah ! diable !

JULIE gaiement.

Il arrive aujourd'hui ! tant mieux ! Je meurs d'envie de le voir : la réputation qu'il s'est faite pique singulièrement ma curiosité.

DESORMEAUX.

Il est très-inutile que vous le voyiez, mademoiselle.

VERTEFEUILLE.

Très-inutile, certainement.

JULIE.

Il est, dit-on, fort aimable ?

DESORMEAUX.

Pas du tout, c'est un mauvais sujet.

JULIE.

Ah ! ça, pourquoi ne voulez-vous pas que je le voie ?

DESORMEAUX.

Et vous, mademoiselle, pourquoi voulez-vous le

voir? Mais c'est inconcevable! Qu'on m'explique comment il se fait que la mauvaise réputation d'un homme soit justement ce qui le recommande le plus auprès de ces dames! Apparemment mademoiselle sera charmée que mon cousin lui fasse la cour.

JULIE.

Pourquoi pas? Comme les hommes de ce caractère s'y connaissent, il est toujours flatteur d'exciter leur attention. Voilà, monsieur, puisque vous voulez le savoir, la raison du prix que nous attachons à leurs suffrages.

DESORMEAUX.

Eh bien, mademoiselle, vous aurez la complaisance de vous passer du suffrage de mon cousin. Je ne serai point assez sot....

JULIE.

Je ne sais pas encore ce que vous serez, monsieur; mais je sais que vous êtes déjà fort maladroit; car vous faites tout ce qu'il faut pour augmenter le désir que j'ai de voir M. de Valmont.

DESORMEAUX avec une colère concentrée.

Mademoiselle!.... vous me.....

JULIE.

Vous me faites rire, M. Désormeaux.

PIERRE à part.

I'm'amuse itou, moi.

VERTEFEUILLE.

Qu'est-ce donc, mes enfans? Allez-vous recommencer vos querelles? Songez que dans deux jours vous serez époux, et qu'alors....

DESORMEAUX.

Mais convenez, M. Vertefeuille, que mademoiselle me traite avec une indignité....

VERTEFEUILLE toujours gravement.

Certainement; mais....

JULIE.

Mais aussi, mon père, c'est qu'on n'est pas plus ridicule que monsieur.

VERTEFEUILLE.

Sans doute, sans doute.

DESORMEAUX.

Comment, sans doute ?

PIERRE à part.

Il a réponse à tout, c'monsieur de Vartefeuille.

VERTEFEUILLE.

Tenez, voulez-vous que je vous dise mon sentiment ? Puisque votre demoiselle Arsène ne veut pas nous recevoir, allons nous-en.

PIERRE.

Morgué ! qu'v'là ben pensé !

DESORMEAUX se dépitant à part.

Le beau-père, avec ses *certainement* et ses *sans doute*.... (*Haut.*) Eh bien, oui, allons-nous-en.

JULIE.

Et vous ne me donnez pas le bras, monsieur ?

DESORMEAUX lui prenant brusquement le bras.

Pardon, mademoiselle. (*Il la quitte aussitôt pour parler à Pierre.*) Pierre, tu diras à M.lle Arsène que je reviendrai saluer mon cousin, dès que je saurai son arrivée ; tu lui diras....

JULIE prenant le bras de son père, et sortant en riant.

Ah ! ah ! ah ! ah !

DESORMEAUX se retournant.

Mademoiselle, je ne ris pas du tout, moi. (*A Pierre.*) Ainsi, Pierre, tu lui diras.... non, tu ne lui diras rien. (*Sortant précipitamment.*) Non, parbleu, je ne ris pas, et nous verrons, mademoiselle....

(Il achève de sortir en bougonnant.)

SCENE IV.

PIERRE, *seul d'abord; ensuite* JEANNETTE.

PIERRE.

Eh! eh! eh! Faut convenir qu'pour une accordée, c'te mam'selle Vartefeuille a d'jolies dispositions.

JEANNETTE entrant.

Qu'est-ce donc, mon père? J'v'nons de rencontrer M. Desormeaux tout en colère contre son accordée, qui rit d'tout son cœur d'sa fâcherie.

PIERRE.

J'te conterai ça. Va ben vîte, Jeannette : mam'selle Arsène aura sans doute besoin de toi, pour l'aider à mettre ici tout en ordre.

JEANNETTE.

Bah! est-ce qu'on attend quelqu'un?

PIERRE.

Eh oui, nout'maître, M. d'Valmont.

JEANNETTE.

M. d'Valmont? Ah! mon Dieu! quand arrive-t-il?

PIERRE.

Aujourd'hui, p't'être.

JEANNETTE.

Ah! mon père, que j'sis contente! j'n'étions encore qu'une petite fille à son dernier voyage : comme i'va m'trouver grandie! et quand on l'i dira que j'sis mariée.. j'voudrais déjà l'voir arriver!

PIERRE.

Allons, allons, v'là encore une curieuse!

JEANNETTE.

Oh! mais il était toujours si bon, si honnête! chaque fois que j'passais auprès d'lui il était l'premier à m'dire : Bonjour, petite; où allez-vous comme ça?

PIERRE.

Pardi! ça n'est pas étonnant. A douze ans, t'avais

déjà une petite mine si émoustillée, des p'tites façons si mièvres, si gentilles.... Dame! nout' Monsieur qui s'connaît à ça comme je m'connais au jardinage, avait ben jugé tout d'abord qu'un plant d'si belle venue d'viendrait un jour une jolie fille.

JEANNETTE.

Oh! mais à présent qne j'sis une femme....

PIERRE.

Mais va donc vîte trouver mam'selle Arsène.

JEANNETTE.

Oui, mon père. Ah! qu'j'allons avoir d'plaisir au château, quand Monsieur y s'ra! on s'divertira, on dansera. J'sis d'une joie!....

(Elle va pour sortir en sautant et chantonnant les premières mesnres d'une contredanse.)

PIERRE, l'arrêtant.

Ecoute donc, Jeannette, tu sais ben qu'Thomas n'aime pas la danse.

JEANNETTE, s'échappant.

C'est égal, c'est égal.

(Elle achève de sortir en chantant comme ci-dessus.)

SCENE V.

PIERRE *seul.*

C'est égal, c'est égal! Tatigué! queu' commère. Eh ben, voyez c'que c'est, elle aime Thomas d'tout son cœur pourtant.

(Allant pour sortir par la droite.)

Eh! morguenne, v'là Dubois qui vient en courrier en avant. L'v'là qui entre dans la cour.

(Courant crier à la coulisse à gauche.)

Mam'selle Arsène! mam'selle Arsène! v'là Dubois. Monsieur n'est plus loin, sans doute.

SCENE VI.

M.lle ARSENE, PIERRE.

M.lle ARSENE, entrant précipitamment.

Dubois, dis-tu? Va, Pierre, va, mon ami; tu aideras ta fille. Mais, non, tu feras mieux d'aller sur-le-champ... je ne sais plus où j'en suis. Ce pauvre Valmont, s'il a fait la folie.... Va, Pierre; mais ne t'éloigne pas; je t'appellerai si j'ai besoin.... Va, va, mon ami.

PIERRE.

Eh! mais, mon Dieu! comme l'arrivée d'un homme produit un drôle d'effet sur toutes les femmes d'ici!

(Auprès de la coulisse en sortant.)

Eh! bonjour, M. Dubois.

(Il sort.)

M.lle ARSENE à elle-même.

Que va-t-il m'apprendre?

SCENE VII.

M.lle ARSENE, DUBOIS.

DUBOIS, dans la coulisse.

Bonjour, bonjour, Pierre.

(Entrant.)

Ah! mademoiselle Arsène....

M.lle ARSENE vivement.

Eh bien, Dubois, quelles nouvelles?

DUBOIS.

Mon maître me suit.

M.lle ARSENE.

Mais....

DUBOIS.

Je vous entends. Hélas! Mademoiselle, je suis fâché de vous le dire, mais nous ne sommes point encore mariés.

M.lle ARSENE.

Valmont n'est point marié!

DUBOIS.

Je crois que c'est une fatalité. Tout ce que j'en sais, c'est que rien ne paraissait plus certain que la conclusion de ce mariage-là ; les accords étaient faits, les présens achetés, les dispenses obtenues, lorsque lundi dernier je reçois l'ordre de faire les malles. Nous partons, nous courons ventre à terre, et nous arrivons aujourd'hui.

M.lle ARSENE.

Quelle tête !

DUBOIS.

Tenez, j'ai dans l'idée que le mariage aurait eu lieu, sans une petite circonstance....

M.lle ARSENE.

Quelque nouvelle intrigue ? j'en étais sûre.

DUBOIS.

Non ; celle-ci date de deux ans.

M.lle ARSENE.

De deux ans ? chez M. de Valmont une constance de deux ans !

DUBOIS.

Oui, Mademoiselle. Mais il faut tout dire, nous nous sommes permis dans l'intervalle de nombreuses distractions. D'ailleurs, ceci ne peut point s'appeler une intrigue ; car la dame dont il s'agit est aussi sage que belle. Cependant, je ne sais comment cela se fait, quoique nous soyons toujours en voyage, tantôt au Nord, tantôt au Midi, si quelque engagement nous fait séjourner dans un endroit plus long-temps qu'à l'ordinaire, nous sommes tout surpris un beau matin de voir cette belle descendre dans la même auberge. Il n'y aurait pas grand mal à cela, si madame Dolban (c'est le nom de la mystérieuse dame) n'arrivait pas aussi tout à point pour faire manquer les mariages les mieux arrêtés. En voilà trois, de bon compte, qu'elle nous fait rompre

ainsi. L'un à Toulouse, l'année dernière; six mois après, un autre à Marseille. Enfin, c'est au moment où celui de Lyon touchait à sa conclusion, qu'elle est encore arrivée; et puisqu'il a manqué comme les deux autres, on ne m'ôtera pas de la tête que l'apparition de cette dame n'en soit la cause.

M.lle ARSENE.

Eh bien, s'il en est si fortement épris, que ne l'épouse-t-il ?

DUBOIS.

Impossible; elle est mariée.

M.lle ARSENE.

Mariée ! et ton maître la rencontre partout ! Allons, c'est une aventurière.

DUBOIS.

Pas du tout. Mon maître a beaucoup connu son mari, un capitaine de cavalerie, maintenant à l'armée, et absent depuis trois ans. Il a vu plusieurs de ses lettres entre les mains de madame Dolban : il sait aussi qu'ils ont une terre considérable en Languedoc.

M.lle ARSENE.

En ce cas, j'ai fort mauvaise opinion de cette dame-là.

DUBOIS.

Vous avez tort. Passez-lui son goût pour les voyages, la plus austère décence n'a rien à reprocher à sa conduite. Je suis convaincu que la plus grande faveur que mon maître en ait encore obtenue, c'est de lui baiser la main.

M.lle ARSENE.

Quelle preuve en as-tu ?

DUBOIS.

La plus forte : voilà deux ans qu'il l'aime.

M.lle ARSENE.

Mais ton maître n'arrive pas.

DUBOIS.

Il ne doit plus tarder; je ne le devance que d'un quart-d'heure à chaque poste. Si quelque joli visage ne l'a point arrêté quelque part.... Mais non, je n'en ai pas aperçu sur ma route qui valût la peine .... Si fait pourtant, la fille du maître de l'avant-dernière poste; elle a ma foi la plus drôle de mine....

M.lle ARSENE.

Et ce serait une raison pour le retarder? allons, tu plaisantes.

DUBOIS.

Non, Mademoiselle; c'est là son humeur.

(On entend des coups de fouet.)

M.lle ARSENE.

Ah! le voilà sans doute.

DUBOIS.

C'est lui-même.

M.lle ARSENE.

Je vais donc savoir enfin quels sont ses projets!

DUBOIS.

Le désœuvrement de la route lui aura laissé le temps de faire de solides réflexions. Mais le voici.

SCENE VIII.

M.lle ARSENE, VALMONT, DUBOIS.

VALMONT, en habit de voyage.

Ah! bonjour, ma chère demoiselle Arsène.

M.lle ARSENE.

Bonjour, mon cher Valmont: que je suis aise de vous revoir!

VALMONT, respirant.

Ah!.... nous avons été un train d'enfer. Tu vois, mon cher Dubois, que je t'ai suivi de près.

DUBOIS.

Oui, Monsieur; mais je commençais à craindre....

VALMONT.

Mademoiselle, vous seriez bien aimable d'ordonner mon déjeûner.

M.lle ARSENE.

On s'en occupe, Monsieur. Je ne m'informe pas de votre santé, car il me paraît qu'elle est parfaite.

VALMONT.

Oui, assez bonne; mais j'ai de l'humeur : des idées me tracassent, je suis tourmenté.

M.lle ARSENE.

De ce que vous n'êtes pas encore marié, n'est-ce pas?

VALMONT.

Non; de ce que je suis obligé d'y penser.

M.lle ARSENE.

Il en est temps; car dans six jours....

VALMONT.

Ah! oui, vous avez raison. De quoi, diable, mon oncle s'est-il avisé de mettre cette clause dans son testament! Lui qui m'aimait, lui qui ne pouvait souffrir mon imbécille cousin! il va imaginer.... mais c'est me mettre le couteau sur la gorge, cela!

M.lle ARSENE.

Certainement. S'il vous avait au moins laissé le temps de vous reconnaître; mais non, vous n'aviez plus que douze ans à courir pour atteindre cette maudite trentième année.

DUBOIS.

C'était un vrai guet-à-pens, ma foi.

VALMONT.

Tu penses rire, Dubois? mais il me semble qu'il n'y a pas huit jours que cette tyrannique loi me fut imposée.

DUBOIS.

Je le crois bien. A la joyeuse vie que vous menez, les années doivent passer comme des jours.

M.lle ARSENE.

Cependant, Monsieur, il faudrait....

VALMONT.

Dubois, as-tu remarqué, en passant à l'avant-dernière poste, la plus jolie personne....

DUBOIS.

Oui, Monsieur; tenez, j'en parlais à mademoiselle Arsène. J'étais bien sûr....

M.lle ARSÈNE.

Quoi! vous pouvez en ce moment....

VALMONT à Dubois.

Croirais-tu qu'avec sa mine friponne elle est déjà mariée?

DUBOIS.

Bah!

VALMONT.

Oui, ma foi. Le lourdaut de postillon, qui m'a éloigné d'elle avec une rapidité désespérante, était justement son mari. Le drôle, en la quittant, ne s'est-il pas avisé de l'embrasser avec une familiarité.... Je l'aurais battu de bon cœur.

DUBOIS.

C'était une perfidie de sa part. Embrasser sa femme devant un galant homme qui la trouve à son gré! on ne devrait pas le permettre en bonne police.

M.lle ARSENE.

Enfin, Monsieur, me direz-vous quels sont vos projets pour échapper à la ruine qui vous menace?

VALMONT.

Si mon procès était jugé.... A propos de cela, avez-vous reçu des lettres de mon procureur de Paris? Je lui ai écrit de Lyon de me les adresser ici.

M.lle ARSENE, en lui donnant quelques lettres.

Tenez, Monsieur, voilà celles que j'ai reçues.

VALMONT.

Voyons. Oh! oh! celle-ci sent bien l'ambre! papier doré sur tranche! les procureurs n'écrivent point ainsi. Ah! c'est de la naïve Emilie! force injures et beaucoup de tendresse, sans doute. Pauvre enfant! elle était bien jolie, celle-là.

DUBOIS, soupirant.

Et sa suivante Marton! je ne l'oublierai de longtemps; c'était bien la plus.....

VALMONT, continuant de parcourir ses lettres.

Ah! oui, cette petite brune.... son nez en l'air.... charmante, en vérité.

DUBOIS.

Monsieur s'en souvient aussi!

VALMONT, serrant plusieurs lettres.

Elles se sont donc donné le mot? — Ah! voici du procureur; elle a huit jours de date. Je ne saurai point encore..... Bon, il m'écrit que l'affaire sera jugée le 15; c'était hier, ma foi. Allons, mon sort est décidé maintenant. Dubois, tu vas courir à Paris; tu verras mon procureur : il te chargera sûrement de la lettre fatale. Si tu ne perds pas de temps, tu peux être de retour demain matin. Va, mon ami : selon ce que tu rapporteras, nous verrons ce que nous aurons à faire.

DUBOIS.

Je pars, monsieur; mais si vous m'en croyez, n'attendez pas à demain pour aviser aux moyens de garder la fortune de votre oncle.

VALMONT.

C'est bon, c'est bon, pars.

(Dubois sort.)

SCENE IX.

M.lle ARSENE, VALMONT.

VALMONT.

Mademoiselle Arsène, plus j'y réfléchis, plus je vois

que le mariage ne peut me convenir. Je n'ai pas encore pu concevoir comment on peut se lier par un engagement aussi sérieux, et promettre sincèrement de le tenir. Et l'on veut me forcer à fermer les yeux sur cette foule d'appas enchanteurs que la nature disperse et varie sans cesse autour de moi! Non, non, sexe charmant, je ne vous ferai point cette injure : vous avez reçu mes premiers hommages, je veux vous adorer toujours.

M.lle ARSÈNE.

Fort bien, monsieur. Ce sexe charmant que vous voulez adorer toujours! Comment donc? Vous êtes un modèle de fidélité. Cependant j'ai peine à me persuader que ce soit là de l'amour, et je suis tentée de donner au autre nom à la multitude de vos goûts.

VALMONT.

Eh bien, vous auriez tort. C'est toujours l'amour, bien sincèrement l'amour qui m'entraîne sur les pas d'une belle. Je n'ai jamais dit : je vous aime, sans aimer en effet. Cela dure peu, j'en conviens; mais un autre objet ne tarde pas à faire renaître le même enchantement. N'est-ce pas, sur-tout quand il commence, que l'amour nous enivre de ses plus pures délices? Eh! voilà justement l'avantage que procure l'inconstance; on ne cesse d'aimer que pour éprouver encore tout le charme d'une passion naissante. Je ris quand j'entends dire qu'on ne peut aimer véritablement qu'une fois : quelle erreur! J'ai peut-être aimé trente fois avec autant d'ardeur que la première.

M.lle ARSENE.

Prenez garde, mon cher Valmont, votre situation va changer, et avec elle toutes ces idées qui vous séduisent. Vous allez perdre la brillante fortune qui n'ajoutait pas peu de prix à cette chère liberté que vous voulez conserver.

VALMONT.

Eh! qu'ai-je besoin d'une si grande fortune pour continuer d'être heureux à ma manière? Non, non. Si mon procès est gagné, comme je n'en puis douter, ne me reste-t-il pas quinze mille livres de rente et le mobilier de cette maison? Eh bien, je saurai m'en contenter.

M.lle ARSENE.

Vous en contenter! Y pensez-vous, monsieur? lorsque cent mille livres de plus ne vous ont pas suffi jusqu'à présent.

VALMONT.

C'est parce qu'ils étaient de trop qu'ils ne me suffisaient pas. Maintenant je diminuerai mon train, je réglerai ma dépense, je ne ferai plus de voyages dispendieux; et bornant mes jouissances à tout ce qui s'offrira d'aimable dans le cercle où je me serai renfermé, mes quinze mille francs s'écouleront doucement, et je verrai disparaître ensemble le dernier jour de l'année et mon dernier écu.

M.lle ARSENE.

Votre plan est fort beau; il n'y manque qu'une bagatelle: c'est la certitude du gain de votre procès.

VALMONT.

Oh! mon droit est si clair.

M.lle ARSENE.

Je le pense de même; mais il faut tout prévoir: six jours sont bientôt écoulés, et si votre mariage devenait indispensable, en vous y prenant dès aujourd'hui, ce n'est, en vérité pas trop pour le choix de la future d'abord; ensuite....

VALMONT.

Attendons le retour de Dubois.

Mlle ARSENE.

Mais s'il ne revenait pas demain, si quelque obstacle....

VALMONT.

Vos réflexions sont désespérantes!

(Il a l'air pensif, et va s'asseoir à côté d'un guéridon.)

Ah! madame Dolban!

M.lle ARSENE.

Dubois m'a parlé de cette dame.

VALMONT.

Elle est charmante.

M.lle ARSENE.

Et vertueuse, dit-on?

VALMONT soupirant.

Ah! oui!

Mlle ARSENE l'imitant.

Ah! oui! J'aime le ton dont vous lui rendez cette justice. Ah! voici votre déjeûner qu'on apporte.

VALMONT tristement.

J'y toucherai fort peu car je n'ai plus faim.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, JEANNETTE, *apportant le chocolat.*

VALMONT, tandis que Jeannette pose le déjeûner sur le guéridon.

Aimable Dolban!... Ah! mademoiselle, c'est celle-là.... Pourquoi faut-il qu'elle soit mariée! malheureux que je suis!

(Appercevant Jeannette qui remplit sa tasse.)

Eh!... eh mais, c'est Jeannette, je crois?

JEANNETTE.

Oui, M. d'Valmont.

VALMONT lui prenant la main.

Comment donc! mais c'est qu'elle est grandie et formée au point.... C'est un ange, en vérité.

JEANNETTE.

Monsieur veut badiner?

VALMONT.

Eh! non, ma belle.

M. ARSENE.

Apprenez qu'il n'y a pas encore huit jours....

VALMONT, sans écouter mademoiselle Arsène.

Quelle taille !

M.lle ARSENE.

Que nous l'avons mariée. (*A part.*) Allons, il n'entend pas.

JEANNETTE.

Oui, monsieur, je suis....

VALMONT.

Jolie, d'honneur! On n'est pas plus jolie.

JEANNETTE.

Vout'chocolat se r'froidit, monsieur.

VALMONT.

Friponne !

M.lle ARSENE à part.

Allons, madame Dolban sera pour une autre fois.

VALMONT mangeant avidement.

Ma foi, mademoiselle Arsène, j'avais grand besoin de cela.

M.lle ARSENE.

Vous n'aviez pas faim tout-à-l'heure, monsieur?

VALMONT.

Jeannette, il est excellent, votre chocolat.

JEANNETTE.

Vous êtes ben honnête de l'trouver comme ça. Vot'servante, monsieur.

VALMONT.

Bon jour, bon jour ma belle enfant. (*A part.*) Charmante!

JEANNETTE à part en sortant.

Il est toujours bien aimable, M. d'Valmont!

SCENE XI.

VALMONT, M.lle ARSENE.

VALMONT à mademoiselle Arsène.

Quel âge a-t-elle donc ?

M.lle ARSENE.

Eh ! monsieur, n'avez-vous pas à vous occuper d'affaires plus importantes ? Est-il possible que le moindre petit minois.... Ah! et moi qui oubliais de vous dire que votre cousin Désormeaux sort d'ici.

VALMONT.

Et qu'est-il venu faire ?

M.lle ARSENE.

Examiner votre château, et prendre des mesures pour les changemens qu'il se propose d'exécuter. Comme il n'a plus que six jours à attendre....

VALMONT se levant.

Comment ! le petit cousin a eu l'impudence.... Morbleu ! je ne sais qui me tient....

M.lle ARSENE.

Eh bien, oui, mariez-vous vîte pour le faire enrager. Il se marie dans deux jours, lui.

VALMONT.

Bah ! Avec qui donc ?

M.lle ARSENE.

Avec la fille de M. de Vertefeuille, votre voisin. Il y a, dit-on, un dédit considérable.

VALMONT.

Je ne me souviens pas de l'avoir vue. Est-elle jolie ?

M.lle ARSENE.

Mais oui.

VALMONT.

Mon cousin me le paiera ! Ah! il est venu prendre ici des mesures ! Voyons, que j'examine mon agenda.

(Il tire un livret de sa poche, et va s'asseoir.)

Si je pouvais trouver sur ma liste quelqu'un qui me convînt....

(Il commence à feuilleter par la fin.)

M.lle ARSENE.

Elle doit être longue, votre liste ?

VALMONT.

Pas mal ; mais il en est ici plusieurs qui n'ont point à rougir de s'y trouver inscrites, et c'est parmi celles-là que je veux voir. . . .

M.lle ARSENE.

Il me paraît que vous sautez bien des pages.

VALMONT continuant de feuilleter.

En voilà une .... mais il faudrait courir à Bayonne ; impossible ! Celle-ci. . . . trop loin encore. Quoi ! je ne trouverai pas..... Allons, les dates reculent, voilà de l'antiquité : folies de ma jeunesse, jours heureux... Que vois-je ?

(Eclatant de rire.)

Ah ! ah ! ah !

M.lle ARSENE.

D'où vient, monsieur, cette joyeuse explosion ?

VALMONT.

Oh ! cela est trop plaisant ! Savez-vous, mademoiselle, que vous y êtes sur ma liste ?

M.lle ARSENE.

Moi ?

VALMONT.

Oui, oui, vous. Ecoutez.

(Il lit.)

« Mademoiselle Arsène-Félicité Blainval, ma chère cousine, femme charmante, de trente-six ans environ. » Vous aviez bien quelque chose de plus, je crois.

M.lle ARSENE.

N'importe, continuez ; cela doit être curieux.

VALMONT lisant.

« J'en fus très-amoureux. »

(Il la regarde.)

Ah ! ah ! ah !

M.lle ARSENE.

Quelle folie ! C'est là tout, sans doute ?

VALMONT.

Non pas.

(Il lit.)

« Mais elle faisait la cruelle. » Ah! mademoiselle Arsène!

M.lle ARSENE.

Vous étiez si pétulant, aussi!

VALMONT lisant.

« Cependant un jour..... j'ai cru voir dans ses yeux.... »

M.lle ARSENE.

Vous n'y avez rien vu, monsieur. Tenez, je crois que votre livre de souvenirs renferme bien des sottises.

SCENE XII.

VALMONT, M.lle ARSÈNE, DUBOIS.

DUBOIS, arrivant précipitamment.

Monsieur....

VALMONT se levant.

Dubois! Comment, malheureux! tu n'es pas encore parti?

DUBOIS.

Je suis de retour, monsieur.

VALMONT.

Que veux-tu dire?

DUBOIS.

J'étais déjà de l'autre côté du parc, lorsque j'ai vu un grand homme sec qui demandait le chemin de ce château. Aussitôt je l'aborde, et j'apprends qu'il est envoyé par votre procureur. Je reviens avec lui sur mes pas; et voici, monsieur, la lettre qu'il vous apporte.

VALMONT.

O ciel! voyons.

(Il ouvre précipitamment la lettre, et lit avec agitation.)

DUBOIS, bas à mademoiselle Arsène.

Mademoiselle, faites-moi le plaisir de me dire quelle est cette jeune paysanne que j'ai entrevue dans l'office, et dont la tournure....

M.lle ARSENE.

Tu n'as pas reconnu Jeannette?

DUBOIS.

Jeannette! Peste! elle est devenue....

VALMONT, sans quitter sa lecture.

C'est une très-jolie fille.

(Continuant à parcourir la lettre.)

Au fait, au fait donc! Ces procureurs ne finissent jamais.

DUBOIS à mademoiselle Arsène, après avoir regardé son maître.

Bon! est-ce que le procureur lui parle d'une jolie fille?

M.lle ARSENE.

Eh! non; c'est à toi qu'il répondait.

DUBOIS.

Ah! oui, je....

VALMONT finissant de lire.

Morbleu! fallait-il tant de préambule pour m'annoncer que mon procès est perdu?

M.lle ARSENE.

Votre procès est perdu?

VALMONT.

Oh! perdu avec intérêts et dépens: rien n'y manque.

DUBOIS.

Eh bien, monsieur, si vous vous mariez, le mal n'est pas si grand; vous ne perdez qu'un petit accessoire de votre fortune.

VALMONT.

Mais il faut me marier aussi.

DUBOIS.

Sans doute.

VALMONT.

Avec qui? quand je n'ai plus que six jours, quand je n'ai rien prévu, quand j'étais presque décidé à sacrifier.... Maudit procès! J'aurais pu vivre philosophiquement avec mes quinze mille livres de rente; mais avec rien du tout,... Il faut donc me marier! Désespérante nécessité! fâcheux embarras!

DUBOIS.

De l'embarras! Je n'en vois point, monsieur. Vous n'avez qu'à vous montrer: votre tournure et la perspective de votre fortune vont vous aplanir toutes les difficultés.

VALMONT.

Oui, si je veux mettre à part toute bienséance, toute délicatesse, tout motif de préférence et de goût. Songe donc que je n'ai plus même le tems d'aller jusqu'à Paris, où les amis que j'y ai laissés pourraient me servir dans cette occasion. D'ailleurs, ne puis-je pas les trouver absens, ces amis? Parbleu! s'il ne s'agissait que de trouver une femme.... Ecoutez, mademoiselle Arsène, il y a, sans doute, dans ce voisinage, de jeunes personnes à marier, filles ou veuves, il n'importe, pourvu qu'elles soient aimables et que les convenances s'y trouvent.... Je me rappelle que dans mon dernier voyage il en était plusieurs.....

M.lle ARSENE.

Oh! pour celles-là, monsieur, dispensez-vous de vous mettre en frais de mémoire: tout cela est dispersé, marié, mort, ou bien a tourné si mal.... Mais depuis cinq ans, il s'en est formé d'autres, et peut-être trouverez-vous parmi nos nouvelles venues....

VALMONT.

Eh bien, tant mieux! J'aime les nouvelles venues, moi. Voyons-les bien vîte.

M.lle ARSENE.

Elles ne sont pas en grand nombre ; mais nous avons parmi les plus pressées....

VALMONT.

Un moment ; il me vient une idée.

(Il regarde sa montre.)

Il n'est encore que dix heures, nous aurons le tems. Ecrivez-moi votre liste, vous me la remettez, je monte en voiture, et je commence ma tournée. Pendant ce temps-là, vous ordonnez un grand et splendide dîner, où, sous prétexte d'établir le bon voisinage, je vais inviter toutes les maisons où se trouvent les filles ou veuves qui seront sur la précieuse liste. Que tout le monde se mette à la besogne, et que tout soit prêt avant quatre heures.

M.lle ARSENE.

Fort bien, monsieur : le joli conçours que cela va faire !

DUBOIS.

Pourvu que l'empressement des concurrentes ne jette pas un peu de trouble dans cette grave opération.

VALMONT.

J'y pensais ; mais voici mon dessein : je vais faire croire à tout le monde que mon choix est déjà fait, et j'aurai le champ libre à mes observations. Toi, Dubois, tu te rendras chez le notaire du lieu, tu feras dresser un contrat de mariage, avec un dédit considérable : les noms seront en blanc ; on les remplira au moment de la signature. Mademoiselle Arsène, je vous charge de faire les honneurs de la fête. Ainsi, voilà qui est entendu : vous allez faire votre liste, Dubois va faire mettre les chevaux, et moi je vais m'habiller.

(Il va pour sortir, et revient.)

A propos, n'oubliez pas sur la liste cette Julie de Vertefeuille, l'accordée de mon cousin.

M.lle ARSENE.

Y pensez-vous, monsieur? Mais elle se marie dans deux jours.

VALMONT.

Par conséquent elle est à marier comme les autres. Mettez, mettez, parbleu! J'entends même que son prétendu soit aussi du dîner : je veux l'égayer, le cher cousin.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DUBOIS, PIERRE.

PIERRE en pointe de vin.

Tatigué ! quand j'y r'pense, M. Dubois, le joli vin q'vous m'avez fait boire là ! Aussi j'm'en suis.... C'nest pas que j'soyons dans les vignes, dà !

DUBOIS.

Oh ! vous avez bu raisonnablement.

PIERRE regardant à droite et à gauche.

Voilà nos belles qui se dispersent dans le jardin ; le dîner a donné l'essor aux diverses humeurs de ces dames : et mon maître a toutes facilités pour faire ses observations.

PIERRE.

Oh ! ça, vous disiez donc qu'nout'monsieur n'a pas encore trouvé sa femme parmi toutes ces belles dames qu'j'avons vues là ?

DUBOIS.

Non, mon cher Pierre, et cela me désole.

PIERRE.

Y en a pourtant là d'ben gentilles. Mais queu'drôle d'idée d'les avoir rassemblées comme ça ! V'là p't'êt'pourquoi il est si embarrassé. T'nez, j'l'i baillerai un bon conseil, moi : i'n'a qu'à jouer à colin-maillard, et la première qu'il attrappera, i'criera : la v'là !

DUBOIS.

Bel expédient, ma foi!

PIERRE.

C'tapendant, i'n'y aurait pas d'mal qu'vous soyez à pour l'y crier : *casse-cou*, quand vous l'verriez s'approcher d'certaines qui n'sont pas.... Par exemple, 'n'aurait qu'à empoigner mam'selle Arsène! Dame! lle est aussi à marier, celle-là.

DUBOIS.

Ecoutez, mon cher Pierre, comme il me parlait tout l'heure des défauts qui le choquent dans plusieurs le ces dames, votre fille Jeannette a passé devant ious. Savez-vous que mon maître la trouve fort jolie?

PIERRE.

Qu'il la trouve jolie, i'n'y a pas d'mal à ça; mais.....

DUBOIS.

Tenez, entre nous, il serait très-possible que mon naître, mécontent de toutes les autres et n'ayant plus s tems de chercher ailleurs, fît choix de votre Jeanette.

PIERRE avec saisissement.

Hein? Vous dites....

DUBOIS.

J'imagine que vous ne seriez pas fâché....

PIERRE.

Jarniguienne! huit jours plutôt, là!... Au surplus, qui sait si Jeannette en aurait été plus heureuse?

DUBOIS.

Je ne vous comprends pas.

PIERRE.

Ah! ben! quand alle va savoir..... Oh! jarni! n'l'i disons pas ça! C'est vrai qu'alle est sage, mais

c'est égal ; i'vient quequ'fois d'si drôles d'idées dans la tête d'une femme.... Oui, oui, motus!

DUBOIS.

Mais expliquez-vous.

PIERRE.

Vous ne savez donc pas encore que Jeannette est mariée?

DUBOIS.

Elle est mariée?

PIERRE.

Eh oui, avec Thomas, l'fils du charron.

DUBOIS.

Tant pis!

PIERRE.

Tant pis ou tant mieux ; est-ce qu'on sait jamais ça?

DUBOIS.

Puisqu'il en est ainsi, je cours de ce pas désabuser mon maître : au revoir.

(Il sort.)

PIERRE sortant après lui.

Oui, dépêchez-vous, et r'commandez-l'i surtout d'en choisir ben vîte une qui n'en ait pas déjà épousé un autre.

SCENE II.

DÉSORMEAUX, M. DE VERTEFEUILLE.

DESORMEAUX qui a écouté les derniers mots de Pierre.

Eh bien, vous avez entendu, M. de Vertefeuille!

VERTEFEUILLE.

Certainement, certainement.

DESORMEAUX.

Voilà qui est clair, j'imagine.

VERTEFEUILLE.

Sans doute, sans doute. Mais je ne comprends pas encore.....

DESORMEAUX.

Comment ? vous ne comprenez pas ? Qu'est-ce que je vous disais tout-à-l'heure ?

VERTEFEUILLE.

Eh bien, oui, vous disiez....

DESORMEAUX.

Que mon cousin nous a donné un leurre, qu'il n'était pas vrai que son choix fût fait, et que c'était pour le faire qu'il avait rassemblé tout ce monde. J'ai deviné cela tout de suite au dîner, moi, et ce que nous venons d'entendre dire au jardinier, me le confirme. Y êtes-vous maintenant ?

VERTEFEUILLE.

Oui, oui, j'y suis. Cependant je n'ai pas entendu que le jardinier ait dit un mot de tout cela.

DESORMEAUX.

N'a-t-il pas dit (et c'est à Dubois qu'il le disait, à Dubois!) n'a-t-il pas dit : Recommandez-lui sur-tout d'en choisir bien vîte une....

VERTEFEUILLE.

Une quoi ?

DESORMEAUX.

Une femme, parbleu! « D'en choisir bien vîte une qui n'en ait pas déjà épousé un autre. »

VERTEFEUILLE.

Ah! oui, oui, c'est une femme.

DESORMEAUX.

Eh bien, puisqu'il n'a pas encore trouvé sa prétendue, puisqu'il la cherche encore, il est donc très-possible que son mariage ne puisse se faire avant l'époque fatale ?

VERTEFEUILLE.

Certainement, cela est très-possible. Cependant il est aussi très-possible que d'ici à la fin de cette journée....

DESORMEAUX.

Oh! cela n'est pas si facile qu'il pense. Sur les quinze femmes qui étaient à table, je n'en vois guère que huit qui soient à marier. De ces huit, je retranche d'abord mademoiselle Julie, votre fille, qui sera ma femme sous deux jours; c'est donc comme si elle l'était déjà.

VERTEFEUILLE.

La même chose, absolument.

DESORMEAUX.

L'une ne peut se marier sans le consentement de son tuteur, et ce tuteur est en voyage ; l'autre est liée par une promesse de mariage, qu'on ne manquera pas de faire valoir : de là opposition et retard. Enfin, de huit j'en compte six, dont la moins embarrassée ne peut se marier avant un mois. Il ne reste donc de femmes épousables sur-le-champ que la douairière madame Derlange et sa nièce, la grande et sèche Sophie Derlange.

VERTEEEUILLE.

Ecoutez donc, mon gendre : je pense, moi, qu'une de ces deux-là suffirait à M. de Valmont.

DESORMEAUX.

Sans doute : mais un coup de maître, papa ! Vous savez que je ne suis pas gauche. Mon cousin, qui devait au moins les ménager toutes avant de se décider, a eu la maladresse de négliger précisément ces deux-là. Moi, j'ai parlé à madame Derlange ; je lui ai finement fait part du projet de mon cousin et du but de son dîner. Elle a été furieuse ; sa nièce a failli se trouver mal : cela est affreux ! c'est une horreur ! Saint Jean, ma voiture ! Je leur ai donné la main, et les voilà parties. Hein ! qu'en dites-vous ?

VERTEFEUILLE.

Certainement, c'est être fort adroit.

DESORMEAUX.

Je le crois, je le crois. Ah ! mon petit cousin, ce n'est qu'aux plus jolies, aux plus aimables que vous en voulez. Eh bien ! à votre aise : choisissez celle qui vous plaira davantage ; mais il faudra du temps, et vos six jours s'écouleront. Ne s'est-il pas avisé de parler aussi à ma prétendue ? oui, oui, ma foi ; il la regardait avec des yeux.... Ah ! ah, ah ! il s'adressait bien là !

VERTEFEUILLE.

Mais il me semble....

DESORMEAUX.

Il vous semble ! il vous semble ! achevez donc, Monsieur ; voyons un peu ce qu'il vous semble. Quand Julie se laisserait prendre aux discours de Valmont, pourrait-elle sans votre consentement.... Il vous semble ! il ne doit rien vous sembler, Monsieur.

VERTEFEUILLE.

Eh ! non du tout. Pourquoi vous récrier sur un mot que....

DESORMEAUX.

Il m'assassine, votre mot. Il me fait penser que si le cas arrivait, vous seriez homme....

VERTEFEUILLE.

Allons, allons, rassurez-vous.

SCENE III.

JEANNETTE, ET LES PRÉCÉDENS.

JEANNETTE accourant, à son père qu'elle est censée voir de l'autre côté.

Mon père ! mon père ! v'nez donc voir....

DESORMEAUX, courant à elle.

Petite ! petite !

JEANNETTE s'arrêtant.

Plaît-i', Monsieur ?

DESORMEAUX.

Venez-vous du salon ?

JEANNETTE.

Oui, Monsieur, j'viens d'y passer.

DESORMEAUX.

Avez-vous remarqué si la fille de Monsieur y est encore?

JEANNETTE.

Mam'selle Julie? all' n'y est plus: all' vient d'sortir avec M. d'Valmont: i' s'promenont dans l'jardin.

DESORMEAUX.

Avec mon cousin? vous les avez vus: de quel côté?

JEANNETTE.

Par là queuqu' part, du côté d'l'étang.

DESORMEAUX.

O ciel!

JEANNETTE.

Oh! n'ayez pas peur; all' n'y tombera pas. M. d'Valmont l'i tient si bien l'bras, qu'si all' glissait, i' faudrait qu'i tombissent tous deux.

DESORMEAUX.

Peste soit du cousin! Venez, M. de Vertefeuille; allons, animez-vous: c'est ici le cas de faire voir que vous êtes son père.

VERTEFEUILLE.

Je le ferai voir, soyez tranquille.

DESORMEAUX à Jeannette.

Du côté de l'étang, dites-vous?

JEANNETTE.

Oui, Monsi.....

(Elle s'efforce pour ne pas rire.)

VERTEFEUILLE, lui prenant la main et riant tout doucement.

Eh! eh! eh!

DESORMEAUX prêt à sortir, se retournant.

Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc, M. de Vertefeuille?

VERTEFEUILLE.

C'est que la petite est vraiment.... Eh! eh! eh!

JEANNETTE.

Aïe ! vous me faites mal aux doigts, Monsieur.

DÉSORMEAUX.

En voilà bien d'une autre à présent ! Enfin, viendrez-vous, Monsieur ?

VERTEFEUILLE.

Certainement, certainement, je vous suis.

DÉSORMEAUX.

Il me fera damner !

(Il sort précipitamment.)

VERTEFEUILLE.

Bonjour, bonjour, petite. Eh ! eh ! eh !....

(Il sort tranquillement.)

SCENE IV.

JEANNETTE, PIERRE.

JEANNETTE.

Qu'il est donc drôle, c'monsieur d'Vertefeuille ! c'est qu'im'serrait les doigts d'une force !....

PIERRE.

N'm'as-tu pas appelé, Jeannette ?

JEANNTTE.

Si fait, mais i'n'est plus temps. J'voulais vous faire voir M. d'Valmont qui s'promenait dans c't'allée-là avec mam'selle Julie Vertefeuille. I' l'i parlait avec une action, et all' l'écoutait avec des joues si rouges !..

PIERRE.

Jarnigoy ! si nout'Monsieur allait la choisir....

JEANNETTE.

Ça s'rait un bon tour, n'est-ce pas ? Mais vous n'savez pas, mon père ? M. Désormeaux, qui s'en va là-bas avec M. d'Vertefeuille, i'vient de m'questionner, et j'li ai dit tout d'suite la prom'nade d'mam'selle Julie. Vous pensez ben qu'ça l'a mis aux champs. Mais comme c'est

de c'côté-là qu'nos amoureux s'promenont, pour qu'i'-n'soyont pas dérangés dans leu' conversation, j'viens d'envoyer du côté d'l'étang ceux qui les charchent.

PIERRE.

Eh ben, à la bonne heure; pendant c'temps-là on tombera d'accord p't-ète.

JEANNETTE, montrant une bague qu'elle a au doigt.

Mon père, voyez-vous c'que j'ai là?

PIERRE.

Tatigué! la jolie bague! qui est-ce qui t'a donné çà?

JEANNETTE.

M. d'Valmont.

PIERRE.

Et tu l'as r'çue? ça n'est pas bien, Jeannette.

JEANNETTE.

Ecoutez-moi donc, v'là comme ça c'est fait. «Je l'rencontre tout à l'heure sur la terrasse; lui, tout d'suite, m'prend la main et m'dit comme ça: Que viens je d'apprendre, Jeannette? vous êtes donc mariée? — Oui, Monsieur.—Vot' mari, m'a-t on dit, a d'l'activité, d'l'intelligence; il sait lire et écrire. Eh bien! la place d'garde-chasse de c'te terre est vacante, j'la lui donne.» C'est i' beau çà, mon père?

PIERRE.

Diable! c'est superbe! et puis donner au mari d'une femme gentille une place qui l'envoie promener du matin au soir, ça n'est pas maladroit du tout, ça.

JEANNETTE.

Attendez donc la fin. «Quant à vous, ma belle, m'a-t-il dit encore; tenez, voilà mon présent d'noce.» Comme i'm'teuait la main, j'nai pas pu l'empêcher d'passer c'te jolie bague à mon doigt. «Allez, mon enfant, que votre mari vienne demain chercher sa commission; mais qu'il vienne seul, entendez-vous, Jean-

nette ?» I' m'a serré la main plus fort en disant ça, et puis il a ajouté : «Croyez-moi, ma belle amie, il ne faut pas que je vous voye si souvent.» Là-dessus il est parti, et m'a laissée là toute honteuse.

PIERRE.

Palsambleu ! v'là un brave homme ! Qu'on n'vienne plus m'dire : c'est un ..... j'dis moi qu'c'est un brave homme. Il aura pensé à part lui : c'te jeunesse me plaît, mais elle est mariée ; allons, n'faut pas troubler un bon ménage. C'tapendant si j'la voyons trop souvent.... Non, pas d'ça, ma belle, cachez-moi c'te jolie mine, sans quoi.... Dame ! i' s'connaît, nout' Monsieur. Par ainsi, Jeannette, te v'là ben avertie ; surtout conserve précieusement c'te bague, mon enfant. M. d'Valmont a pu donner queuqu'fois d'plus riches joyaux, mais, à coup sûr, i'n'valliont pas c't'i-là.

JEANNETTE.

Ah ! voyez donc, mon père, v'là M. d'Valmont et mam'selle Julie qui v'nont par ici.

PIERRE.

Eh ben ! décampe.

JEANNETTE.

C'est qu'j'aurais été curieuse de voir....

PIERRE.

Jeannette ! r'garde un peu ta bague.

JEANNETTE.

Allons-nous-en, mon père.

SCENE V.

JULIE, VALMONT.

VALMONT, en habit élégant.

De grâce, Mademoiselle, prononcez avant que mon cousin, qui vous cherche sans doute, ne vienne troubler notre entretien.

JULIE.

Mais encore une fois, notre engagement avec lui....

VALMONT.

Il faut le rompre. Il y a un dédit, je le paierai, et le cousin n'aura pas le mot à dire.

JULIE.

Vous êtes excessivement pressant, Monsieur.

VALMONT.

C'est que réellement je suis très-pressé.

JULIE souriant.

Ah! oui, par le testament de votre oncle.

VALMONT avec chaleur.

Eh! Mademoiselle, si je ne voulais qu'obéir à la clause du testament, parmi les personnes qui sont encore ici, je trouverais sans peine.... Mais non, trop aimable Julie, il aurait fallu pour cela ne vous avoir jamais vue.

JULIE.

Vraiment, Monsieur, vous m'aimez?

VALMONT.

Si je vous aime, ô ciel!

JULIE.

Et vous serez constant?

VALMONT.

Pouvez-vous me le demander!

JULIE.

Vous ne croyez point avoir répondu, j'imagine?

VALMONT.

Ah! croyez que mon amour....

JULIE.

Ecoutez, je veux au moins pouvoir compter sur votre fidélité; le puis-je? soyez sincère.

VALMONT.

Je suis prêt à vous jurer une fidélité à toute épreuve.

JULIE.

Prenez-y garde, je suis bien exigeante, et sur cet ar-

ticle je ne permettrais pas le plus léger écart : je vous préviens que je suis très-jalouse.

VALMONT.

Tant pis.

JULIE.

Tant pis !.... vous avouez donc que ma jalousie serait un obstacle....

VALMONT.

A rien, Mademoiselle. Je voulais dire seulement : tant pis pour votre repos, si la jalousie devait un jour vous tourmenter sans sujet.

JULIE.

Sans sujet, non.

VALMONT.

En ce cas, vous n'en aurez aucun. Daignez donc enfin....

JULIE.

Par exemple, j'exigerai d'abord qu'aucune des femmes que vous avez connues....

VALMONT.

Affaires terminées, je ne les verrai plus.

JULIE.

J'aurai seule le droit de choisir les personnes qui devront composer notre société.

VALMONT.

Doucement, j'ai d'anciens amis....

JULIE.

Je ne parle pas des hommes, Monsieur.

VALMONT, commençant à s'impatienter.

Eh bien ! accordé. Mais de grâce, le temps s'écoule, et....

JULIE.

Un moment ; achevons nos conventions. Vous n'aurez plus, s'il vous plaît, de ces empressemens si marqués

pour toutes les femmes que quelques agrémens distinguent.

VALMONT.

Accordé : je ne serai poli qu'avec les laides.

JULIE.

Je désire encore que vos yeux perdent l'habitude qu'ils ont contractée de se fixer, avec un intérêt tout particulier, sur le moindre petit minois que le hasard leur présente.

VALMONT.

Je les tiendrai fermés.

JULIE.

Plus de voyages surtout.

VALMONT.

Non, je n'irai qu'à Paris.

JULIE.

A Paris ! eh ! mais, y pensez-vous, Monsieur ?

VALMONT.

Eh bien ! non, non ; je resterai chez moi, je vivrai dans mes bois en véritable Anachorète : votre sage prévoyance en écartera tout ce qui pourrait me séduire. Enfin, je ne verrai de charmes que les vôtres : êtes-vous contente ?

JULIE.

Vous allez trop loin : qui promet plus qu'on n'exige n'a pas l'intention de rien tenir. Ah ! M. de Valmont !...

VALMONT, tombant à ses genoux.

Par pitié, Mademoiselle, terminez ma cruelle incertitude ; dites, puis-je aller parler à votre père ?

JULIE.

Voyez s'il se donnera seulement la peine de me rassurer sur mes craintes ! Levez-vous, Monsieur.

VALMONT.

Non, adorable Julie, c'est à vos pieds que j'attends mon arrêt.

JULIE.

Traître ! je ne devrais pas..... Allons, levez-vous, et allez parler à mon père.

VALMONT, lui serrant la main.

Vous me comblez de joie !

(Désormeaux paraît dans le fond.)

SCENE VI.

JULIE, DÉSORMEAUX, VALMONT.

DESORMEAUX.

A votre aise, mon cousin. Je vous dérange peut-être ?

VALMONT.

Pas du tout, Monsieur ; vous arrivez à propos.

DESORMEAUX.

Qu'est-ce à dire, à propos ?

VALMONT.

J'allais quitter Mademoiselle.

DÉSORMEAUX.

Par exemple, c'est être bien.....

(A Julie.)

Depuis une heure je vous cherchais, Mademoiselle, quand pour m'achever, une petite sotte, la fille du jardinier, je crois, qui disait vous avoir aperçu tous deux, s'avise de m'envoyer vers l'étang, dont j'ai bonnement fait trois fois le tour !....

VALMONT.

Vers l'étang ? cette fille-là n'est pas sotte, Monsieur.

(A Julie.)

Mademoiselle, je vous laisse avec mon cousin, et je vais....

DÉSORMEAUX.

Allez, allez, Monsieur. D'ailleurs, j'ai à parler à Mademoiselle, moi.

(Avec une colère concentrée.)

J'ai à lui parler.

VALMONT.

Vous permettez donc.....

DÉSORMEAUX.

Vous m'obligerez beaucoup. Serviteur.

VALMONT.

Au revoir, cher cousin.

DESORMEAUX.

Adieu.

(Valmont sort.)

SCENE VII.

JULIE, DÉSORMEAUX.

DÉSORMEAUX.

Mademoiselle, vous allez me dire, j'espère, pourquoi vous endurez si complaisamment que Valmont vous serre la main ; pourquoi....

JULIE, voulant sortir.

Laissez-moi, Monsieur.

DÉSORMEAUX l'arrêtant.

Un moment, Mademoiselle ; il faut répondre : pourquoi l'ai-je entendu qui disait : *Vous me comblez de joie !* là, voyons, répondez.

JULIE.

Mais, en vérité, vous êtes fou, je crois ! quel mal y a-t-il à cela?

DÉSORMEAUX.

Quel mal ! sachez qu'une fille honnête ne doit combler de joie que son prétendu ; entendez-vous, Mademoiselle ?

JULIE souriant.

Ah ! je ne savais pas encore....

SCENE VIII.

JULIE, M.lle ARSENE, DÉSORMEAUX.

M.lle ARSENE à Julie.

Pardon, Mademoiselle; on m'avait dit que je trouverais M. de Valmont avec vous; mais je vois que.....

JULIE.

Il me quitte à l'instant. J'ignore....

DÉSORMEAUX avec humeur.

Oui, nous l'ignorons. Voyez ailleurs.

M.lle ARSÈNE.

Je venais l'avertir....

JULIE.

De quoi donc, Mademoiselle?

DÉSORMEAUX dépité, à lui-même.

Vous me comblez de joie! parbleu, je l'aime bien là, le joyeux cousin!

JULIE à mademoiselle Arsène, qui considère Désormeaux.

Ne faites pas attention. Vous disiez donc, Mademoiselle, que vous veniez avertir M. de Valmont....

M.lle ARSENE.

Que toutes nos dames veulent absolument s'en aller, et que s'il ne se hâte de venir les engager à rester, il ne trouvera bientôt plus personne au château.

DÉSORMEAUX.

Ah! ah! bon!

JULIE.

Eh bien! laissez-le faire, Mademoiselle; apparemment qu'il s'inquiette peu de les retenir.

M.lle ARSENE l'examinant.

Vous le croyez?

JULIE.

Je le présume.

M.lle ARSENE avec curiosité.

Il a, je crois, causé long-temps avec vous?

JULIE embarrassée.

Mais....

DÉSORMEAUX.

Oui, très-long-temps, je vous l'assure; la conversation devait être intéressante; car....

M.lle ARSENE souriant.

Ah!

JULIE.

Mais finirez-vous, Monsieur?

DÉSORMEAUX.

Non, non; je veux que mademoiselle Arsène sache qu'on ne m'en fait point accroire. Oh! je vois clair, oui-dà!

JULIE.

L'insupportable homme!

(Elle s'éloigne rapidement.)

DESORMEAUX continuant.

Est-ce que jamais rien m'échappe à moi?

M.lle ARSENE montrant Julie qui s'en va.

Je crois que oui, Monsieur; Mademoiselle Julie, par exemple.

DESORMEAUX courant après Julie, et finissant de parler dans la coulisse.

Oh! oh! fuite inutile, Mademoiselle; je m'attache à vos pas, et nous verrons si le damné cousin....

M.lle ARSENE à elle-même.

Eh! mais, est-ce que Valmont et Julie seraient déjà d'accord?

SCENE IX.

M.lle ARSENE, DUBOIS.

M.lle ARSENE à Dubois, qui traverse le théâtre en courant.

Dubois, qui te fait courir si vite?

DUBOIS.

Ah! Mademoiselle, c'est vous que j'allais chercher au salon.

M.lle ARSÈNE.

Qu'y a-t-il donc?

DUBOIS hors d'haleine.

Un incident fâcheux, Mademoiselle : j'en avais un pressentiment ; j'ai pensé vous le dire ce matin. Il suffit que mon maître.... ouff!

M.lle ARSÈNE.

Tu m'alarmes! explique-toi.

DUBOIS.

La dame de Lyon, de Marseille, de Toulouse, de partout où mon maître se dispose à se marier, et qui l'en empêche toujours, madame Dolban enfin, elle est ici.

M.lle ARSÈNE.

Est-il possible ?

DUBOIS.

Je traversais la place, lorsque, devant la poste, j'aperçois, au milieu de plusieurs domestiques, une dame qui venait de descendre d'une berline dont on dételait les chevaux. Je passe sans y faire autrement attention; mais ne voilà-t-il pas une voix féminine fort agréable qui crie derrière moi : Dubois? Je me retourne... Non! jamais esprit, fantôme ou revenant n'a causé de frayeur pareille à celle qui me cloua là sur la place, et cependant devant le plus charmant visage que je connaisse. Ma mine effarée avait apparemment quelque chose de bien particulier ; car madame Dolban, c'était elle, n'a pu s'empêcher d'éclater de rire. Quand son joyeux accès a pu se modérer, elle m'a dit : Dubois, c'est donc ici qu'est le château de ton maître? — Oui, Madame. — Il y est arrivé, sans doute? J'ai balbutié, oui.... non.... Allons, Dubois, s'est-elle écriée, conduis-moi promptement ; et elle m'a suivi.

M.lle ARSÈNE.

Où est-elle ?

DUBOIS.

A deux pas, là, dans le jardin. Je l'ai introduite par la petite porte du parc; elle l'a voulu ainsi, parce que c'est à vous qu'elle voudrait parler d'abord.

M.lle ARSÈNE.

A moi?

DUBOIS.

Oui, à vous.

M.lle ARSÈNE.

Eh bien, je vais.... Non, on pourrait la voir passer; restons ici. Il n'y a plus là personne. Va, Dubois, va dire à cette dame de venir.

(A part.)

Si je pouvais l'engager à ne point voir Valmont.....

DUBOIS auprès de la coulisse.

Approchez, Madame. Mademoiselle Arsène est ici.

(Madame Dolban entre, et Dubois s'eloigne.)

SCENE X.

M.me DOLBAN, M.lle ARSENE.

M.me DOLBAN.

Mademoiselle, avant de vous faire part du motif qui m'amène, je désirerais que vous eussiez la complaisance de me dire si M. de Valmont songe à se marier bientôt.

M.lle ARSENE froidement.

Madame, je ne sais s'il est bien utile aux intérêts de M. de Valmont que je vous instruise....

M.me DOLBAN souriant.

Allons, je m'aperçois que Dubois vous a parlé, et je juge de l'opinion qu'il vous a donnée de moi, par la belle peur que je viens de lui faire. Mais rassurez-vous, Mademoiselle: si M. de Valmont a fait un choix, et si vous jugez que la personne qu'il a choisie peut le rendre heureux, dites-le moi: je repars à l'instant, et Valmont ne me verra point.

M.lle ARSÈNE.

Et dans le cas contraire, Madame?

M.me DOLBAN.

Je resterai.

M.lle ARSÈNE.

Fort bien; mais après?

M.me DOLBAN.

Alors je.... Vous a-t-il parlé de moi?

M.lle ARSÈNE.

Beaucoup, madame.

M.me DOLBAN.

Daignez donc m'apprendre si son choix est fait.

M.lle ARSÈNE.

Je n'en suis pas certaine, mais je soupçonne qu'il vient de le faire.

M.me DOLBAN.

Il vient de le faire, dites-vous? et... la personne...

M.lle ARSÈNE.

Convient.... sous beaucoup de rapports.

M.me DOLBAN.

Beaucoup de rapports.... Ils n'y sont donc pas tous?

M.lle ARSÈNE.

Mais....

M.me DOLBAN.

Tenez, Mademoiselle, vous vous êtes expliquée sans le vouloir : cette femme ne lui convient pas.

M.lle ARSÈNE.

Je n'ai pas dit cela. Il se pourrait seulement que son caractère....

M.me DOLBAN.

Allons, je reste.

M.lle ARSÈNE.

O ciel! Mais, Madame, ne craignez-vous pas que votre présence ne produise son effet accoutumé, et ne redouble pour Valmont la difficulté de faire un choix?

M.me DOLBAN.

Mais si le choix est fait, si la personne que vous soupçonnez....

M.lle ARSÈNE.

Eh! madame, le danger n'en serait pas moins grand. Ne lui avez-vous pas déjà fait rompre des mariages plus avancés que celui-là?

M.me DOLBAN.

J'en conviens : personne ne désire plus sincèrement son bonheur que moi, et toutes les fois que ma tendre amitié pourra lui éviter quelque désagrément, je n'épargnerai pour cela ni soins ni démarches.

M.lle ARSÈNE.

C'est prendre, Madame, un bien vif intérêt au sort d'un homme que vous ne pouvez pas.... Mais vous ignorez, peut-être, quelle est en ce moment sa cruelle position? Il est perdu, ruiné sans ressource, s'il ne se marie pas sur-le-champ.

M.me DOLBAN.

Je le sais; mais il se mariera.

M.lle ARSENE.

Avec qui?

M.me DOLBAN.

Avec celle que vous dites, s'il ne trouve personne qui lui convienne davantage.

M.lle ARSENE avec inquiétude et curiosité.

C'est que je n'en vois pas d'autre en ce moment, à moins que.... Comment se porte M. Dolban?

M.me DOLBAN souriant.

M. Dolban?

M.lle ARSENE avec anxiété.

Oui, M. Dolban.

M.me DOLBAE gravement.

M. Dolban se porte très-bien, grâce au ciel! J'ai sur moi sa dernière lettre qui m'en donne la certitude.

M.lle ARSENE.

Et.... vous êtes madame Dolban?

M.me DOLBAN riant.

Oui, Mademoiselle.

M.lle ARSENE.

Et vous voulez voir Valmont?

M.me DOLBAN.

Sans doute.

(Avec intérêt.)

Je suis bien fâchée de vous inquiéter si vivement, mais je ne puis vous dire encore sur quoi je fonde l'espoir que j'ai de tirer mon cher Valmont de l'embarras où il se trouve. D'ailleurs il est bon qu'il souffre un peu de l'imprudence impardonnable d'avoir attendu jusqu'au dernier moment pour prendre un parti qui demandait de sa part de plus mûres réflexions.

(Elle va regarder dans le fond.)

M.lle ARSENE à part.

Est-ce qu'elle aurait amené avec elle quelqu'un.... Cette dame paraît trop sincèrement s'intéresser à Valmont, pour avoir l'intention de lui nuire. Il y a là dessous quelque mystère.

M.me DOLBAN dans le fond.

O ciel! n'est-ce pas lui qui vient là bas? Justement! Un air de satisfaction paraît sur son visage; que dois-je en augurer?

(Se rapprochant de mademoiselle Arsène.)

Mademoiselle, je voudrais ne point me montrer d'abord.

M.lle ARSENE.

Passez dans cette salle; je crois que c'est moi qu'il cherche: vous pourrez nous entendre.

(Madame Dolban va se cacher dans la coulisse.)

SCENE XI.

VALMONT, M.lle ARSENE, M.me DOLBAN, *cachée*.

VALMONT.

Félicitez-moi, Mademoiselle; enfin je me marie. Je perds mon heureuse indépendance, mais je conserve

ma fortune. Adieu douce ivresse, aimable folie, charme piquant de la variété; je renonce à vous pour toujours! Jeunes beautés, ne m'offrez plus vos attraits enchanteurs, je ne dois plus les voir; épargnez-vous désormais d'inutiles agaceries : ce n'est plus le léger Valmont que vous voyez passer; c'est le raisonnable, le grave, le posé Valmont, qui, chargé du poids de ses trente années, donne paisiblement le bras à sa très-digne moitié. Oh! cela sera charmant!

M.lle ARSENE.

Vraiment, monsieur, vous m'édifiez. Et quel est, s'il vous plaît, l'objet de votre choix?

VALMONT.

Julie de Vertefeuille : j'ai son aveu, et je viens d'obtenir le consentement du père.

M.lle ARSENE.

Julie! Quoi? sérieusement?

VALMONT.

Oh! très-sérieusement. Est-ce qu'on se marie autrement?

M.lle ARSENE.

Et le cousin?

VALMONT.

Ah! oui, parlez-moi du cousin : cela sera plus gai. Eh bien! le cher cousin perd sa Julie et cent mille livres de rente. Cela est délicieux! Avouez que je ne lui devais pas moins.

M.lle ARSENE.

Passe pour le tour que vous jouez au cousin, il le mérite; mais prenez garde de vous en jouer un plus perfide à vous-même. Voyons, aimez-vous Julie?

M.me DOLBAN se montrant dans le fond.

Ecoutons.

VALMONT, vivement le premier mot.

Oui!... un peu. Au premier abord, je m'en suis cru

vraiment épris ; mais depuis que notre mariage est arrêté, je ne sais.... je ne lui trouve plus....

M.lle ARSENE.

Déjà ?

VALMONT.

Ecoutez donc, c'est qu'elle m'a fait aussi des conditions si dures !....

M.me DOLBAN à part.

Fort bien !

M.lle ARSENE.

Et si cette belle dame qui vous a fait rompre votre mariage de Lyon, reparaissait ici, ne serait-ce pas encore un mariage rompu ?

VALMONT.

Non, non; la chose est trop urgente : un jour de plus.... Peste ! c'est un mariage *in extremis!* Madame Dolban est adorable, mais elle est mariée. Charmante Dolban ! ton image chérie revient à ma pensée : tu es là ; je te vois encore dans nos derniers adieux.

M.lle ARSENE.

Puisque vous la voyez si bien, Monsieur, je vous laisse avec elle.

(Elle s'éloigne.)

VALMONT à mademoiselle Arsène.

Attendez donc, Mademoiselle; j'avais à vous dire...

(Madame Dolban se présente.)

O ciel ! que vois je ?

(Mademoiselle Arsène sort.)

SCENE XII.

M.me DOLBAN, VALMONT.

VALMONT continuant.

Est-ce une illusion? Vous ici, Madame ! par quel bonheur....

M.me DOLBAN.

Mon cher Valmont, pouvais-je paraître plus à propos qu'au moment où vos souvenirs me rappelaient à votre pensée?

VALMONT.

Ah! sans doute, votre apparition tient de l'enchantement; en effet, je doute si je veille, et je ne conçois pas encore....

M.me DOLBAN.

Rien de plus obligeant que l'expression de votre étonnement: mais mon arrivée en ces lieux est tout simplement un effet du hasard. Je vais à Paris, où je dois attendre mon époux, et je n'ai pas voulu passer si près de vous sans vous voir. En êtes-vous fâché?

VALMONT.

Cruelle amie! vous allez au-devant de votre époux, vous me le dites avec une sérénité d'âme.... Heureux Dolban! Ah! oui, vous avez raison; il fallait que quelque chose modérât l'effet trop dangereux du charme de votre vue.

M.me DOLBAN gaiment.

Vous vous mariez, m'a-t-on dit?

VALMONT.

Eh! oui, Madame, je me marie. Fais-je un acte de raison ou d'imprudence, je n'en sais rien; mais j'enrage.

M.me DOLBAN.

En vous y prenant plutôt, peut-être auriez-vous su mieux à quoi vous en tenir.

VALMONT.

Sans doute. Mais pouvais-je plutôt renoncer aux attraits de l'indépendance? D'ailleurs pouvais-je prévoir que je perdrais aujourd'hui un procès... imperdable?

M.me DOLBAN.

Votre procès est perdu?

VALMONT.

Oui, madame; et cette perte m'enlève jusqu'à cette heureuse médiocrité dont j'avais résolu de me contenter, pour vivre selon mes goûts.

M.me DOLBAN.

Quoi! monsieur, si vous aviez gagné, vous auriez pu vous résoudre .... Vous avez donc bien regret au genre de vie auquel il vous faut renoncer?

VALMONT.

Si j'y ai regret! Je déteste la contrainte. Je puis aimer long-tems, très-long-tems le même objet, pourvu qu'on me laisse toute la liberté de l'inconstance.

M.me DOLBAN.

Pour en profiter à la plus petite tentation?

VALMONT.

Croyez que la tentation m'en vient alors moins souvent.

M.me DOLBAN.

Mais elle vient enfin, et vous y cédez sans scrupule, n'est-ce pas? Je conçois, Monsieur, tout ce qu'il y a d'agréable dans votre façon de sentir; elle est, sans contredit, fort bonne pour vous: mais n'a t-elle pas déjà fait bien des malheureuses? Que de larmes, peut-être....

VALMONT.

Vous vous trompez. De toutes les femmes que j'ai quittées, la moitié m'avait prévenu; l'autre moitié s'est promptement consolée. J'ai toujours su ménager la délicatesse d'un cœur sensible. Loin de moi le barbare plaisir de voir couler les larmes de la beauté! Quand mon amour s'affaiblit, j'ai soin de dénouer et non de rompre la chaîne légère que j'avais formée.

M.me DOLBAN.

Je vous rends justice; je sais qu'on vous imputerait toujours à tort une intention perfide. Mais en êtes-vous plus excusable? Croyez-vous n'avoir réellement fait

aucune victime? N'est-il personne qui gémisse en secret, qui se consume dans le désespoir, pour avoir eu le malheur de vous connaître? Mon ami, on ne doit jamais jouer avec la sensibilité des autres : c'est s'exposer à des erreurs bien cruelles! Souvent, quand on croit n'exciter qu'une émotion légère, on fait une impression profonde; on ne veut que piquer, et l'on blesse; on ne veut qu'effleurer, et l'on déchire.

VALMONT.

Oh! je ne puis croire que j'aie à me reprocher des torts aussi graves.

M.me DOLBAN.

Et qu'en savez-vous? Faisons une supposition : Rappelez-vous tout ce que vous avez employé de soins, de démarches, de protestations, de larmes même, pour toucher mon cœur et lui faire partager la passion dont vous disiez le vôtre enflammé. Si vous aviez réussi, si, victime du devoir, ce cœur que vous auriez séduit brûlait en secret pour vous, si vous aviez détruit sans retour tout le repos de ma vie, dites, Monsieur, pourriez-vous vous applaudir aujourd'hui de ce barbare triomphe?

VALMONT vivement.

Quoi, madame....

M.me DOLBAN souriant.

Rassurez-vous, c'est une supposition.

VALMONT.

Eh bien, tant mieux. Mais moi, me voilà bien avancé! Il faut que j'épouse une femme que je n'aimerai pas, que je détesterai, peut-être....

M.me DOLBAN.

Que sait-on?

VALMONT.

Oh! n'en doutez pas, Madame. Avant votre arrivée, l'avantage de ressaisir une fortune qui allait m'échapper

m'étourdissait sur le reste : vous paraissez, le voile se déchire ; je vois toute l'étendue de la sottise que je vais faire ; je la ferai, il faut que je la fasse, et c'est à vous que je dois ce nouveau tourment !

M.me DOLBAN.

A moi ?

VALMONT.

Eh oui, cruelle ! Je vous adore, et j'en épouse une autre qui va me faire un crime des souvenirs que vous m'allez laisser ; il faut que je renonce à vous voir, et dès ce moment, peut-être, je dois vous dire un éternel adieu.

M.me DOLBAN.

Il m'affligerait beaucoup, mon cher Valmont ; car vous ne m'avez jamais paru si aimable.

VALMONT.

Serait-il vrai, charmante amie ? Vous auriez pitié d'un malheureux.... Ah ! souffrez que sur cette main...

(Il lui baise vivement la main.)

M.me DOLBAN.

Prenez donc garde, quelqu'un vient : je crois qu'on vous a vu.

VALMONT.

C'est Julie !.... justement celle dont je vous parlais.

SCENE XII.

M.me DOLBAN, VALMONT, JULIE.

JULIE avec un dépit qu'elle cherche à dissimuler.

Fort bien, monsieur ! quand je vous cherchais partout....

M.me DOLBAN.

M. de Valmont, je vous laisse. Si, comme j'aime à le croire, Mademoiselle joint aux charmes de sa personne, l'amabilité, la douceur, et un peu de cette in-

dulgence si nécessaire au repos conjugal, je ne puis que vous féliciter de votre choix.

VALMONT vivement.

Comment ! vous repartiriez déjà, madame ?

M.me DOLBAN observant malignement Julie.

Non : je suis trop fatiguée pour continuer ma route aujourd'hui. Je retourne à mon auberge, et je compte bien vous revoir encore.

(Valmont veut la conduire, mais elle l'arrête, et sort après avoir salué Julie.)

SCENE XIV.

VALMONT, JULIE.

JULIE.

Monsieur avait grand'peur qu'elle ne repartît aujourd'hui.

VALMONT.

Je ne vous cache pas que je serais très-flatté qu'elle voulût bien prolonger son séjour : c'est l'épouse de M. Dolban, un de mes anciens amis. A ce titre, vous devez penser, Mademoiselle....

JULIE.

Oui, je pense que vous choisissez fort bien vos amis, Monsieur. Il est fort agréable, en effet, qu'ils aient des femmes dont on puise baiser la main avec plaisir.

VALMONT.

Quoi, Mademoiselle ! une simple politesse....

JULIE.

Monsieur, un homme poli ne se passionne pas dans le tête-à-tête, et n'est point déconcerté quand il se voit surprendre.

VALMONT.

Est-ce bien sérieusement ....

JULIE.

Très-sérieusement, Monsieur: pour un rien, je romprais notre engagement.

(Elle lui tourne le dos.)

VALMONT fort agité, à part.

Parbleu ! je ne sais qui me tient que moi-même..... Elle me fera damner, cette femme-là !

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, DÉSORMEAUX, M. DE VERTEFEUILLE.

DESORMEAUX très-haut dans la coulisse.

C'est une explication que je vous demande, M. de Vertefeuille.

JULIE à part.

Voilà l'autre, à présent.

DESORMEAUX en entrant, à Vertefeuille.

Encore une fois, de quoi Valmont vous a-t-il entretenu si long-tems? De quoi s'agit-il enfin?

VERTEFEUILLE.

Il s'agit....

DESORMEAUX apercevant Valmont et Julie.

Ah! ah! je commence à le comprendre ce dont il s'agit! — Oh!, mais, écoutez donc, cousin....

VALMONT à part, sans faire attention à Désormeaux.

Fâcheuse nécessité!

(A Julie.)

Mademoiselle, de grâce, daignez me dire au moins d'où vient votre colère?

DESORMEAUX à part.

Sa colère !

JULIE à Valmont.

Vous me le demandez? Que vient faire ici cette dame?

DESORMEAUX à part.

Quelle dame ?

JULIE continuant.

Part-elle ? reste-t-elle? Quels sont ses projets? quels sont les vôtres ?

DESORMEAUX criant.

Ah ! çà, m'expliquera-t-on....

VALMONT impatienté.

Ma foi, Mademoiselle, je ne sais point répondre à qui m'interroge de cette manière.

JULIE.

Ah ! vous ne voulez pas répondre !

DESORMEAUX en colère à Julie.

Mais, Mademoiselle....

JULIE brusquement à Désormeaux.

Laissez-moi, vous !

(A Valmont.)

En ce cas tout est dit, monsieur.

DESORMEAUX à Vertefeuille.

Pour Dieu, dites-moi donc, vous qui restez là.....

VERTEFEUILLE.

Qu'est-ce que c'est, ma fille ? il me semble....

DESORMEAUX.

Ce n'est point à votre fille, c'est à moi qu'il faut parler;

(lui secouant le bras.)

à moi ! à moi ! m'entendez-vous ?

VERTEFEUILLE embarrassé.

Eh bien, eh bien, Monsieur c'est que....

(A Julie.)

Dis-lui toi, ma fille.

JULIE.

Je n'ai rien à dire à M. Désormeaux : les choses resteront ce qu'elles étaient; je l'épouse.

VERTEFEUILLE.

Qui ?

JULIE montrant Désormeaux.

Lui.

DESORMEAUX.

Je l'espère bien.

VALMONT vivement.

Qu'entends-je ! Vous épousez Désormeaux ?

DESORMEAUX.

Et pourquoi pas, monsieur ?

VALMONT, sans faire attention à Désormeaux.

Cruelle Julie ! vous me mettez au désespoir !

DESORMEAUX.

Est-ce qu'il perd la tête, donc ?

VALMONT continuant rapidement.

Vous demandez ce que vient faire ici cette dame ? Elle passe. Reste-t-elle ? Non. Quels sont ses projets ? D'aller joindre son époux à Paris. Les miens ? De terminer promptement avec vous. Voyons, Mademoiselle, qu'y a-t-il dans tout cela qui puisse vous déplaire ?

DESORMEAUX voulant parler.

Ah ! mais.....

JULIE.

Vous mériteriez bien, perfide.... Allons, pour cette fois je vous pardonne ; mais vous ne reverrez plus votre madame Dolban ?

VALMONT.

Que pour lui dire un éternel adieu.

JULIE.

Point d'adieu.

VALMONT.

Ah ! puis-je décemment....

JULIE.

Point d'adieu, vous dis-je : je ne signe au contrat qu'à cette condition, et quand je serai certaine que la dame sera partie. Vous m'avez entendu : au revoir, monsieur.

(Elle sort rapidement, et Valmont reste absorbé.)

VERTEFEUILLE à Désormeaux.

Voilà ce que c'est, mon cher Désormeaux.

(Il sort tranquillement après sa fille.)

SCENE XVI.

VALMONT, DÉSORMEAUX.

DESORMEAUX.

Ah ! c'est donc vous, Monsieur, qui épousez ma prétendue ?

VALMONT sortant de sa rêverie et soupirant.

Hélas! oui, cousin.

(Lui prenant la main.)

Je vous en fais mon compliment.

(Il s'éloigne avec l'air affligé, et Désormeaux le regarde aller tout stupéfait.)

DESORMEAUX.

Eh bien ! il est bon là, le cousin ! son compliment ! Oh ! mais cela ne se passera pas ainsi : non, parbleu, cela ne se passera pas ainsi.

(Il sort furieux.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JEANNETTE, M.lle ARSÈNE.

(Au lever du rideau, Jeannette achève de ranger la salle et d'épousseter les meubles.)

M.lle ARSENE entrant.

Dépêche-toi, Jeannette, afin que M. de Valmont, qui se promène dans le parc depuis la pointe du jour, trouve tout en ordre quand il rentrera.

JEANNETTE.

Oh! v'la qu'est fini. Eh ben, mam'selle Arsène, nout'monsieur va donc s'marier décidément?

M.lle ARSENE.

Je l'espère du moins.

JEANNETTE.

Ça m'fait bien plaisir, à cause du testament; mais ça m'chagrine pour Monsieur, qui est si bon, de c'que c'est mam'selle Julie qu'il épouse.

M.lle ARSÈNE.

Pourquoi cela?

JEANNETTE.

J'ai dans l'idée qu'i'sera malheureux avec elle. Si vous aviez vu de quelle humeur all'était hier quand all's'est en allée! Ah! mon Dieu! j'vous réponds qu'all'n'était pas jolie comme ça. Et pis, mam'selle, c'qui m'désole, c'est qu'y aura, sans doute, une belle noce où j'aurais dansé d'si bon cœur! Eh ben, j'vois une chose, moi: c'est que j'ny s'rai pas du tout, à c'te nôce.

M.lle ARSENE.

Et qu'y t'a dit que tu n'y serais pas?

JEANNETTE.

Allez, je m'attends bien à sortir d'ici, si c'est mam'selle Julie qui d'vient nout'maîtresse. All'm'rencontre hier en sortant; puis la v'là qui s'arrête, qui me r'garde, et qui m'dit comme ça: Ma belle, êtes-vous de la maison? — Oui, que j'l'i réponds; j'sis la fille du jardinier. — Fort bien. On vous a déjà dit que vous étiez jolie, sans doute? — Oui, mam'selle, queuqu'fois. — Et vous l'croyez, vous? — Oui, mam'selle. — Il suffit, m'dit-elle avec ses sourcils tout froncés; je n'aime pas les filles qui croient tout ce qu'on leur dit. Alors, la v'là qui s'en va, en se r'tournant deux ou trois fois pour me r'garder encore. Vous voyez donc ben, mam'selle, qu'y faudra absolument que j'quitte l'château.

M.lle ARSENE.

Oh! peut-être.

JEANNETTE.

I'n'y a pas d'peut-être à ça. J'ai d'l'honneur, voyez-vous, et je n'veux pas qu'nout'dame s'imagine que j'sis capable d'en manquer. Ah! ben! qu'all'soit jalouse tant qu'all'voudra, qu'all'suive Monsieur comme son ombre, qu'all'le tourmente, qu'all'le tarabuste à propos d'tout et à propos de rien, ça n's'ra pas à mon occasion, toujours!

M.lle ARSENE.

Rassure-toi, Jeannette; cela s'arrangera peut-être mieux que tu ne penses. Une dame que j'ai revue ce matin m'a fait certaine confidence....

(Regardant vers le jardin.)

Ah! ah! voilà M. de Valmont qui rentre.

JEANNETTE vivement.

M. d'Valmont!

(On voit par la fenêtre Valmont, qui traverse le jardin.)

I' vient ici, sauvons-nous.

M.lle ARSENE.

Pourquoi donc ? reste.

JEANNETTE.

Non, non.

(Elle sort en courant.)

M.lle ARSENE.

Fort bien. Voilà ce qui s'appelle agir prudemment.

SCENE II.

M.lle ARSENE, VALMONT, *en habit du matin.*

M.lle ARSENE.

Vous êtes sorti de bien bonne heure, Monsieur ?

VALMONT.

Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, Mademoiselle. Quand le jour a paru, j'ai voulu essayer si l'agitation de la promenade ne calmerait pas un peu celle de ma tête. Balloté tour à tour par des résolutions contraires, je marchais au hasard, lorsqu'arrivé à la petite porte du parc, il m'a pris fantaisie de sortir dans la campagne. Ah ! c'était une inspiration de l'amour ! Je n'avais pas fait vingt pas dans l'allée de saules, qui borde le ruisseau, que j'ai aperçu madame Dolban qui s'y promenait aussi. Vous concevez mon empressement à courir à sa rencontre !

M.lle ARSENE.

Comment, Monsieur, vous avez enfreint la loi que Julie vous a faite de ne plus revoir cette dame !

VALMONT à lui-même.

Trop heureux momens ! faut-il qu'ils soient les derniers que j'aurai passés auprès de mon adorable amie !

M.lle ARSENE.

Mais Julie ?

VALMONT.

Julie ! eh bien ! quand elle le saurait....

SCENE III.

M.lle ARSENE, VALMONT, DUBOIS.

DUBOIS.

Monsieur, le notaire viendra dans un quart-d'heure au plus tard.

VALMONT avec émotion.

Le notaire ?

DUBOIS.

Le contrat est comme vous l'avez désiré. Et moyennant le dédit considérable dont vous êtes convenu avec les Vertefeuille....

VALMONT.

Faut-il donc me résoudre à ce mariage ?

DUBOIS.

Certainement, Monsieur, pour peu que vous réfléchissiez....

VALMONT.

Eh ! mon cher Dubois, c'est parce que je réfléchis que je balance en ce moment....

M.lle ARSENE allant vers son bureau.

Si Monsieur voulait, avant l'arrivée du notaire, jeter un coup d'œil sur son compte, il m'obligerait beaucoup. Laisse-nous, Dubois.

(Dubois va pour sortir.)

VALMONT vivement.

Dubois, attends un instant.

(A part.)

Mon parti est pris.

(Il va au bureau et se prépare à écrire.)

Julie n'est pas sans agrémens, sans doute ; elle est vive, aimable, spirituelle, mais elle est trop exigeante.

(Il commence à écrire.)

DUBOIS.

Eh ! qu'importe, Monsieur ? est-ce une nécessité d'accorder sans restriction tout ce qu'on exige sans raison ?

VALMONT.

Oui, c'est toujours une nécessité de tenir ce qu'on a solennellement promis.

(Il écrit quelques mots, puis s'arrête en souriant.)

Cependant le tour que je joue au cousin....

DUBOIS.

Il est bon, convenez en, Monsieur.

VALMONT.

Je le paierais trop cher.

(Il écrit.)

DUBOIS.

Il me semble que c'est à lui qu'il coûterait davantage.

(A part.)

Qu'est ce qu'il écrit donc là ?

VALMONT achevant d'écrire.

L'aigreur de son caractère.... sa jalouse humeur surtout, feraient mon éternel supplice.

(Pliant son billet.)

Dubois, tu vas porter ce billet chez M. de Vertefeuille.

DUBOIS.

Mais, Monsieur, il doit venir tout à l'heure avec mademoiselle sa fille.

VALMONT.

Ceci les en empêchera.

M.lle ARSENE.

Comment donc, Monsieur ?

VALMONT.

Je romps ce mariage.

DUBOIS.

Que dites-vous ? ô ciel ! je l'avais bien dit, c'est encore l'étrangère.... De grâce, mon cher maître, ne faites pas une pareille folie ; ne vous rendez pas ainsi malheureux

de gaîté de cœur. Votre femme sera méchante, et vous causera des chagrins, d'accord; mais la fortune sera bonne, et vous donnera des plaisirs. Eh! Monsieur, plaisirs et chagrins, on vit avec cela.

VALMONT lui donnant le billet.

Porte ce billet.

DUBOIS, d'un ton chagrin.

Décidément, Monsieur?

VALMONT.

Décidément.

M.lle ARSENE.

Ah! Monsieur, vous voulez donc que je..... Mais n'importe, si vous croyez que vous seriez malheureux avec Julie, je suis disposée à tous les sacrifices. Va, Dubois.

VALMONT.

Que voulez-vous dire, Mademoiselle?

(A Dubois.)

Attends.

M.lle ARSENE.

Non, non, qu'il porte le billet.

VALMONT à Dubois.

Un moment.

(A mademoiselle Arsène.)

Voyons, Mademoiselle, expliquez-vous.

M.lle ARSENE.

Cela n'en vaut pas la peine.

(S'approchant du bureau.)

Parlons de votre compte: le voici; daignez l'examiner un instant.

VALMONT.

Oh! ma foi....

M.lle ARSENE.

De grâce!

VALMONT.

D'après tout ce que vous m'avez envoyé, je ne crois

pas qu'il puisse rien me revenir des arrérages échus ; ainsi, qu'ai-je besoin d'examiner ce compte ? je vais le signer.

(Il va pour signer.)

M.lle ARSENE indiquant du doigt un endroit du compte.

Je vous en prie, un seul coup d'œil, ici, à la balance.

VALMONT.

Que vois-je ? je vous redois vingt-quatre mille francs!

M.lle ARSENE.

Oui, Monsieur. Pardon, mon propre intérêt n'est pas ce qui me touche ici le plus. Puisque vous ne vous mariez pas, vous ne pourrez point me rembourser; ainsi cet objet ne restera là que pour mémoire : m'en voilà toute consolée.

VALMONT.

Dubois, donne-moi ce billet.

(Il prend le billet et le déchire.)

M.lle ARSENE.

Que faites-vous donc, Monsieur ?

VALMONT.

Mon devoir.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, UN DOMESTIQUE, *apportant une lettre à Valmont.*

VALMONT.

Une lettre!

(Il l'ouvre précipitamment.)

De Julie !

M.lle ARSENE souriant.

On est peut-être informé de l'entrevue dans l'allée de saules.

VALMONT.

Précisément, Mademoiselle. Voici ce qu'on m'écrit:

(Il lit.)

« Monsieur, vous avez revu madame Dolban, vous » ne me reverrez plus. Quoique votre cousin Désor- » meaux ne soit qu'un sot, il vaut mieux que vous, et » me convient beaucoup plus sous tous les rapports. » Grâce au ciel, Monsieur, j'ai su vous apprécier assez » à temps pour n'éprouver aucun regret de votre perte.

JULIE. »

Je n'ai qu'un regret, moi, c'est que mon billet n'ait pas prévenu son impertinente épître. Eh! parbleu! je veux qu'elle sache au moins.....

(Au domestique.)

Mon ami, vois-tu ce billet déchiré?

LE DOMESTIQUE.

Oui, Monsieur.

VALMONT.

Cela suffit.

(Il ramasse vivement les fragmens, va au bureau, et écrit rapidement.)

« Mademoiselle, je venais de vous écrire un billet » dans le même sens que le vôtre, quand mademoiselle » Arsène, par un excès de zèle pour mes intérêts, s'est » empressée de le déchirer, et ce billet.....

M.lle ARSENE.

Mais, Monsieur, ce n'est pas....

VALMONT à mademoiselle Arsène.

Je vous en conjure!

(Il continue d'écrire.)

» et ce billet, j'allais le recommencer, quand votre ai- » mable missive est arrivée. Je vous adresse en réponse » les fragmens de la mienne. Votre commissionnaire est » là qui me voit les mettre sous enveloppe, tels que je » viens de les recueillir sur le parquet. Votre tout » dévoué, VALMONT. »

(Il met ce billet et les fragmens sous enveloppe.)

DUBOIS, bas à mademoiselle Arsène.

Mais, Mademoiselle, souffrirez-vous....

M.lle ARSENE à Dubois.

Laissons le faire.

VALMONT, donnant le paquet au domestique.

Tiens, mon ami, voilà ma réponse.

(Le domestique sort.)

SCENE V.

M.lle ARSENE, VALMONT, DUBOIS.

VALMONT, montrant le billet de Julie.

Je crois que son billet méritait bien cette petite vengeance.

M.lle ARSENE.

En effet, il est un peu vif.

VALMONT.

Le mien était honnête, au moins.

M.lle ARSENE riant.

Il y a cependant quelque chose de bon dans celui de Julie; c'est votre cousin qui n'est qu'un sot.

VALMONT.

Eh bien! à la bonne heure.

M.lle ARSENE.

Au reste, vous avez fort bien fait, Monsieur; je vous approuve.

DUBOIS.

Vous l'approuvez, Mademoiselle?

M.lle ARSENE gaîment.

Oui, quoique j'y perde vingt-quatre mille francs.

VALMONT.

Vous ne les perdrez point. J'en ai une partie dans mon porte-feuille, et avec mon mobilier....

M.lle ARSENE.

Je ne le souffrirai pas, Monsieur. Il vous faut de quoi payer les frais de votre procès, et sans doute acquitter beaucoup d'autres dettes.....

VALMONT.

Il n'en est point de plus sacrée que la vôtre, Mademoiselle, et c'est la première que j'acquitterai.

M.lle ARSENE.

Mais il ne vous restera rien.

VALMONT.

N'importe!

M.lle ARSENE.

Eh bien! Monsieur, je vous déclare positivement que si vous ne vous mariez pas, je n'accepterai point votre remboursement.

VALMONT allant se rasseoir auprès du bureau.

Oh! c'est ce que nous verrons.

M.lle ARSENE.

Tout est vu, Monsieur.

(A part.)

Je crois qu'il est temps d'envoyer prévenir madame Dolban.

(Elle sort.)

SCENE VI.

VALMONT, DUBOIS.

DUBOIS, tandis que Valmont, assis, paraît absorbé dans ses réflexions.

Ah! Monsieur, faut-il qu'un ressentiment que vous auriez pu dissimuler vienne consommer votre ruine! car enfin, quoiqu'en dise la lettre de mademoiselle Julie, vous pouviez encore tout réparer. En courant chez elle, en tombant à ses pieds, en versant une ou deux de ces larmes qui vous réussissent toujours, vous l'auriez vue s'attendrir, vous traiter doucement de perfide, et finir par s'appaiser.

VALMONT.

Eh! morbleu! elle ne me plaît point assez pour cela.

DUBOIS.

Et vous ne voyez personne qui puisse la remplacer sur-le-champ?

VALMONT.

Oh! personne.

DUBOIS.

C'en est donc fait! vous laissez aller une si belle fortune! Juste ciel! cent mille livres de rente, et plus rien!

VALMONT se levant brusquement.

Plus rien!....

(Après un silence.)

Je conserverai ma fortune.

DUBOIS avec joie.

Ah! Monsieur!

VALMONT.

Laisse-moi, mon cher Dubois, et va dire à mademoiselle Arsène que j'ai à lui parler.

DUBOIS.

A mademoiselle Arsène?

VALMONT.

Oui, à mademoiselle Arsène.

DUBOIS sans bouger, tout étonné.

Ah!....

VALMONT.

Eh bien! tu m'as entendu?

DUBOIS.

Oui, Monsieur.

(Il sort en regardant plusieurs fois Valmont.)

SCENE VII.

VALMONT *seul.*

Eh! parbleu! je serais bien dupe de négliger un moyen qui me reste de conserver ma fortune. Oui, ma femme est trouvée. Je ne l'adorerai pas, sans doute;

mais aussi celle-là ne sera point exigeante, j'imagine. Allons, m'y voilà décidé. A ceux qui riront de mon choix, je montrerai le testament de mon oncle, et je leur dirai : « Messieurs, sans cette digne femme, je ne serais plus aujourd'hui qu'un pauvre diable qui ne pourrait vous donner à dîner, et dont vous vous moqueriez bien davantage. » La voilà qui vient. Ah! mon Dieu! je crois qu'elle est encore vieillie depuis tout à l'heure! Allons, allons, résignons-nous, et traitons gaiement la chose.

SCENE VIII.

M.lle ARSENE, VALMONT.

M.lle ARSENE.

Vous m'avez fait demander, Monsieur?

VALMONT riant.

Oui, Mademoiselle.

M.lle ARSENE.

La gaîté brille sur votre visage.... auriez-vous trouvé le moyen d'éviter votre ruine?

VALMONT.

Oui, oui, un moyen que vous approuverez, je l'espère.

(Il va regarder partout si personne ne peut l'entendre.)

M.lle ARSENE à elle même.

Qu'est-ce que cela veut dire?

VALMONT revenant à mademoiselle Arsène.

Ma chère demoiselle Arsène, vous avez de l'amitié pour moi, n'est-ce pas?

M.lle ARSENE.

Beaucoup, Monsieur.

VALMONT.

Eh bien, si vous y consentez, c'est vous que j'épouse.

M.lle ARSENE.

Moi!.... vous voulez badiner, sans doute.

VALMONT.

Non, Mademoiselle.

M.lle ARSENE.

Quoi! Monsieur, sérieusement, vous voulez m'épouser?

VALMONT vivement.

De grâce, pas si haut.

(Il retourne voir si personne n'écoute.)

M.lle ARSENE à part.

Par exemple, j'étais loin de m'attendre.... Amusons-nous un peu.

VALMONT revenant.

Vous consentez, n'est-ce pas?

M.lle ARSENE affectant une confusion enfantine.

Monsieur.... votre aimable proposition m'étonne et me flatte à tel point.....

VALMONT.

Ah! vous me charmez! Ainsi.....

M.lle ARSENE.

Oh! comme mon cœur est troublé!

VALMONT à lui-même.

Bon! le trouble de son cœur, à présent!

M.lle ARSENE.

Mais, mon cher Valmont, je ne puis consentir à cette union, que vous ne m'assuriez auparavant de la sincérité de votre amour.

VALMONT.

De mon amour!.... Mais je vois que vous plaisantez: vous êtes trop raisonnable....

M.lle ARSENE.

Oh! sur cet article-là, je n'ai pas plus de raison qu'un enfant; je veux être aimée de vous, comme au temps.... que vous savez bien.

VALMONT riant.

Ah! ah! ah! pardon, Mademoiselle, je n'ai pas si bonne mémoire. Mais cessons ce badinage.

M.lle ARSENE.

Je vous jure, Monsieur, que vous ne m'épouserez point, si vous ne m'assurez de votre amour.

VALMONT allant pour sortir.

Allons, je vais presser moi-même le notaire, et nous terminerons cette affaire-là.

M.lle ARSENE.

Peine inutile, Monsieur, sans la condition que je vous ai dite.

VALMONT avec feu.

Vous avez donc résolu de me désespérer!

M.lle ARSENE.

Eh bien! à la bonne heure, je désirais vous revoir cette chaleur-là : vous avez donc résolu de me désespérer! C'est charmant! ah! fripon! voilà justement ce que vous disiez un certain jour....

VALMONT impatienté.

Mais il n'est pas possible que vous pensiez.... Allons, allons, c'est une plaisanterie.

M.lle ARSENE.

Nullement, Monsieur. Point d'amour, point de mariage. Méchant! vous est-il si difficile de me dire que vous m'aimez?

VALMONT à part.

Décidément, elle a perdu la tête!

(Haut.)

Eh bien! mademoiselle Arsène, soyez satisfaite : je vous adore; mais que je meure, si je puis trouver des expressions pour vous peindre mon amour.

M.lle ARSÈNE.

C'est à mes genoux qu'il faut me dire cela.

VALMONT.

M'y voilà.

M.lle ARSÈNE.

En me serrant tendrement la main.

VALMONT.

Je suis à vos genoux, je vous adore, et j'en jure par cette main que je serre de toutes mes forces.

M.lle ARSÈNE.

Aïe ! vous me faites mal ! voyez qu'il est pétulant !

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, M.me DOLBAN *dans le jardin.*

(Madame Dolban paraît dans le jardin, s'arrête à la fenêtre du salon, et voit Valmont aux genoux de mademoiselle Arsène.)

VALMONT à genoux.

Mais décidez-vous donc.

M.lle ARSÈNE apercevant madame Dolban.

Bon ! que va-t-elle penser ?

VALMONT avec impatience.

Finissons, de grâce, finissons.

(Madame Dolban exprime son étonnement, puis passe du côté opposé à celui d'où elle est venue.)

SCENE X.

M.lle ARSENE, VALMONT, DUBOIS.

(Dubois entre et demeure stupéfait.)

DUBOIS à part.

Eh ! que diable....

M.lle ARSENE à Valmont.

Allons, Monsieur, l'on vous accordera tout ce que vous demandez. Etes-vous content?

VALMONT se relevant.

Belle demande, ma foi!

(Apercevant Dubois qui va pour sortir, se cachant les yeux et marchant sur la pointe des pieds.)

Eh! Dubois, qu'est-ce que tu fais là?

DUBOIS.

Pardon, Monsieur. J'entrais sans prévoir que vous fussiez.... J'allais m'esquiver sans bruit, lorsque....

VALMONT.

Belle nécessité, parbleu! Le notaire est-il arrivé?

DUBOIS.

Pas encore, Monsieur.

(Mademoiselle Arsène rit à part.)

VALMONT.

Eh bien! retourne chez lui, et presse-le de venir aussitôt.

DUBOIS à part, en sortant.

Est-ce qu'il épouserait mademoiselle Arsène, par hasard?

(Annonçant.)

Madame Dolban.

VALMONT avec saisissement.

Madame Dolban!

(Dubois sort après que madame Dolban est entrée.)

SCENE XI.

M.lle ARSENE, M.me DOLBAN, VALMONT.

VALMONT à madame Dolban.

Ah! Madame! il m'est donc encore permis de vous revoir!

M.me DOLBAN souriant.

Expliquez-moi donc, mon cher Valmont..... Quoi! déjà infidèle à votre Julie!

VALMONT.

Oh! tout est rompu, et vous en êtes la cause.

M.me DOLBAN.

Moi? je ne vois pas cela. Je croirais plutôt qu'il faut accuser de votre infidélité Mademoiselle, aux pieds de qui vous étiez tout à l'heure.

VALMONT.

Vous m'avez vu?

M.me DOLBAN riant.

Oui, par cette croisée, et il m'a paru aussi que Mademoiselle n'était pas trop irritée de votre audace.

M.lle ARSÈNE.

Que voulez-vous, Madame! avec de pareils transports d'amour, Monsieur, peut-il....

VALMONT l'interrompant.

Fort bien, fort bien, mes transports d'amour sont admirables en effet.

(A madame Dolban.)

Mais je dois, mon aimable et rieuse amie, vous apprendre quelque chose de plus sérieux : c'est que décidément je me marie ; mais comme l'objet de mon choix veut absolument être adoré, voilà pourquoi vous m'avez surpris adorant Mademoiselle.

M.me DOLBAN.

Quoi ! c'est mademoiselle Arsène....

M.lle ARSÈNE.

Oui, Madame ; si Monsieur voulait vous montrer son livre de souvenirs, vous verriez qu'il y a long-temps que son cœur....

M.me DOLBAN.

Fort bien, c'est un retour de tendresse : rien n'est plus louable assurément.

VALMONT à mademoiselle Arsène.

En vérité, Mademoiselle, je ne conçois pas....

M.lle ARSÈNE.

Taisez-vous, enfant.

VALMONT, bas à madame Dolban.

Allons, elle s'amuse, et j'aurais tort de m'en fâcher.

M.lle ARSENE regardant vers la coulisse.

Que vient faire ici M. Désormeaux ?

VALMONT.

Désormeaux ? eh bien ! laissons-le venir.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, DÉSORMEAUX.

DÉSORMEAUX joyeux.

Parbleu ! cousin, vous êtes un aimable garçon d'avoir renoncé à ma prétendue, et d'être cause que me voilà réconcilié avec elle. Je viens vous en faire mes remercimens sincères, et m'informer en même temps....

VALMONT.

Est-ce que mademoiselle Julie vous aurait montré ma lettre ?

DÉSORMEAUX.

Non ; mais je l'ai lue. Elle voulait me faire croire que c'était elle qui vous avait donné votre congé ; mais elle était en colère en disant cela, et je la voyais rouler dans ses doigts un papier, qu'elle a fini par jeter dans un coin. C'était votre billet doux : il était en pièces ; mais par le peu de mots que j'en ai pu lire, j'ai vu clairement tout ce que je vous ai d'obligation.

VALMONT à part.

Fort bien, voilà ce que je voulais.

DÉSORMEAUX.

Au surplus, cousin, puisque vous ne l'épousez pas, je voudrais savoir maintenant à quoi m'en tenir sur la fortune de notre oncle : c'est que je prendrais certains arrangemens....

VALMONT.

N'arrangez rien encore, croyez-moi. Je sens comme vous tout le prix de cet héritage d'un oncle chéri ; c'est pourquoi je le garde.

DÉSORMEAUX.

Vous le gardez ! et qui épousez-vous donc ?

(Montrant madame Dolban.)

Ce n'est pas Madame, peut-être ?

VALMONT.

Non ; car Madame est déjà mariée : mais j'épouse mademoiselle Arsène, qui ne l'a jamais été.

DESORMEAUX.

Allons donc ! voulez-vous plaisanter?

VALMONT.

Je vous jure que non.

DESORMEAUX.

Vous n'en ferez rien, j'en suis sûr.

VALMONT.

Vous le croyez? Eh bien, monsieur, attendez un instant : le notaire va venir, le contrat est tout prêt, et il ne tiendra qu'à vous d'y joindre votre signature.

DESORMEAUX à part.

Ah ! diable !

VALMONT tirant Désormeaux à l'écart, tandis que les deux dames se parlent bas et l'observent.

Attendez, cependant, faisons un arrangement. Si je n'épouse ni mademoiselle Arsène, ni personne autre, dans le délai prescrit, je ne serai tenu de vous abandonner que le quart de la succession de notre oncle, et vous allez vous engager par écrit à ne point exiger davantage.

DESORMEAUX.

Le quart?

VALMONT.

Oui, ving-cinq bonnes mille livres de rente vous sont assurées par là. Je crois, cousin, que cela vaut mieux pour vous que rien du tout.

DESORMEAUX réfléchissant.

Hon !

M.lle ARSENE bas en riant à madame Dolban.

Il traite avec le cousin pour ne pas m'épouser.

M.me DOLBAN.

Je le vois.

VALMONT à Désormeaux.

Vous décidez-vous?

DESORMEAUX.

Le quart n'est pas assez, puisque la totalité m'appartient si vous ne satisfaites pas à la clause du testament.

VALMONT.

Oui; mais il est irrevocablement décidé que j'y satisferai, si nous ne traitons pas.

M.lle ARSÈNE bas à madame Dolban.

Je ne veux pas les laisser conclure.

DESORMEAUX.

Il en sera ce qu'il pourra; mais il me faut la moitié.

VALMONT.

Eh bien, monsieur, j'épouserai.

DESORMEAUX.

Epousez.

(A part.)

Tenons bon quelque tems.

VALMONT à part.

Ma foi, finissons.

(A Désormeaux.)

Allons, puisque vous le voulez absolument, va pour la....

Mlle ARSENE feignant beaucoup de colère.

Qu'entens-je? Comment, monsieur! vous offrez à votre cousin la moitié de votre fortune pour ne pas m'épouser! Traître! Mais je suis éclairée à tems, et je vous déclare que je retire mon consentement à notre mariage. Non, perfide! je ne veux plus vous épouser.

VALMONT vivement, à voix basse.

Mais y pensez-vous, mademoiselle? songez donc...

M.lle ARSENE.

Allez, monsieur, vous êtes incorrigible; adieu.

(Elle sort en riant à madame Dolban, et Valmont reste pétrifié.)

SCENE XIII.

M.me DOLBAN, VALMONT, DÉSORMEAUX.

DESORMEAUX éclatant de rire.

Ah! ah! ah! Avouez, cousin, que je joue de bonheur. Mademoiselle Arsène est charmante! Sans son incartade, j'allais bonnement traiter avec vous de la moitié. Mais plus d'arrangement, s'il vous plaît : j'aurai le tout, cousin, j'aurai le tout. Ah! ah! ah!

VALMONT en colère.

Eh! morbleu, vous n'aurez rien : car plutôt que de vous céder une obole, je vais faire afficher à la grande porte du château un avis où l'on lira en grosses lettres: Cent mille livres de rente à partager par la première fille à marier, de quelque âge, figure ou condition qu'elle soit, qui se présentera chez M. de Valmont pour l'épouser sur-le-champ.

M.me DOLBAN riant.

Voilà, par exemple, un expédient dont le succès n'est pas douteux.

DESORMEAUX.

Ah! bah! bah! c'est une plaisanterie.

VALMONT.

Eh bien, ventrebleu! si vous êtes curieux de voir ma porte assiégée par toutes les filles du canton, revenez tantôt, cousin, vous en aurez le plaisir. Ainsi, Monsieur, choisissez à l'instant le quart que je vous ai proposé d'abord, ou l'affiche à la porte du château.

DESORMEAUX à part.

Eh! mais s'il allait le faire comme il le dit!

M.me DOLBAN à Désormeaux.

Acceptez, monsieur, croyez-moi.

DÉSORMEAUX.

Quoi, madame, vous croyez qu'il....

M.me DOLBAN.

Acceptez, vous dis-je.

DÉSORMEAUX.

Cousin, je vais y réfléchir; je reviendrai.

VALMONT.

Comme vous voudrez; mais dépêchez-vous.

(Désormeaux sort.)

SCENE XIV.

Mme. DOLBAN, VALMONT.

VALMONT.

Mais concevez-vous, madame, le procédé de mademoiselle Arsène? Elle que j'ai toujours crue si raisonnable, prendre la proposition d'un simple arrangement de famille, avec le ton et les manières d'une jeune fille qui reçoit une déclaration d'amour! Mais c'est qu'on n'a jamais vu....

M.me DOLBAN.

Ah! ah! ah!

VALMONT.

Allons, riez, madame. Rien n'est plus plaisant, en effet, que de voir ainsi ma ruine consommée.

M.me DOLBAN.

Rassurez-vous, Monsieur. Mademoiselle Arsène n'est pas aussi déraisonnable que vous le pensez. S'il ne faut que sa main pour vous sauver de votre ruine, je vous en réponds, moi.

VALMONT.

Je ne vous comprends pas, Madame.

M.me DOLBAN.

Ecoutez, mon cher Valmont, votre situation est cruelle, sans doute: elle vous place en ce moment entre le danger de l'état le plus misérable, et celui, non moins grand peut-être, d'une union mal assortie. Voilà la suite de votre système, de ce goût désordonné pour l'indé-

pendance, de votre aversion pour les liens du mariage. Qui mieux que vous cependant, avec les moyens que la fortune et mille avantages personnels avaient mis à votre disposition, qui mieux que vous était à portée de faire un bon choix ? Doué du don de plaire, et vous reposant sur l'heureuse facilité qu'il vous procure de multiplier vos conquêtes, vous n'avez point encore réfléchi sans doute qu'il vient un temps où, lorsque les objets de nos affections nous échappent, il n'est plus aussi facile de les remplacer.

VALMONT.

Ah ! je ne connais qu'une femme au monde à qui, depuis long-temps, j'aurais volontiers fait le sacrifice de ma liberté, si elle avait été aussi libre que moi.

M.me DOLBAN.

Et cette femme....

VALMONT.

C'est vous, Madame ; oui, vous seule auriez pu me fixer. Je ne sais pas comment cela se fait ; mais voilà deux ans que je vous aime, et vous m'êtes encore plus chère aujourd'hui qu'aucune femme que j'aie connue.

M.me DOLBAN.

Cela peut être ; mais, soyez sincère, si j'avais été libre, si j'avais répondu à votre amour, il en eût été tout autrement. Je connais mon cœur, je vous aimerais encore, et depuis long-temps sans doute vous auriez cessé de penser à moi.

VALMONT.

Non, Madame ; si vous aviez été libre, si vous aviez répondu à mon amour, grand Dieu ! avec quelle ardeur vous m'auriez vu demander votre main, et jurer de vous adorer toute ma vie !

M.me DOLBAN.

Eh ! Monsieur ! l'on n'adore pas toute sa vie : c'est folie de le promettre, c'est folie de l'exiger ; on se marie

pour s'aimer sincèrement, sans tous ces transports, cette ivresse, qui ne sont que l'effet d'un délire passager. Deux époux bien unis sont deux voyageurs qui suivent doucement le chemin de la vie, courant les mêmes dangers, éprouvant les mêmes vicissitudes, et se prêtant constamment un mutuel appui. Par exemple, Messieurs, on vous entend souvent vous vanter d'avoir des amis; je n'y crois point. Il n'en est aucun qui vaille pour un homme raisonnable la tendre épouse qu'il attache à son sort. Voilà le véritable ami; voilà celui qui n'est jamais indifférent ni perfide. Oui, Monsieur, voilà l'ami qu'aucun sacrifice ne peut arrêter, et qui sait mourir pour son ami.

VALMONT.

Femme adorable! pourquoi faut-il que vous ne me présentiez qu'une vaine image! Où trouver la femme aimable, indulgente et sensible, qui voulût être pour moi ce que vous dites?

M.me DOLBAN.

Je la connais.

VALMONT vivement.

Vous la connaissez!.... Mais, Madame, si ce n'est pas vous-même, comment présumez-vous qu'elle pourra me plaire?

M.me DOLBAN.

Elle vous plaira, je le crois; mais sa dangereuse rivale, votre chère indépendance, vous plaira, je le crains, toujours davantage, et si votre cousin Désormeaux vient vous la rendre, en consentant à votre proposition, voudrez-vous la sacrifier à des sentimens qui chez vous durent si peu?

VALMONT.

Je ne sais pas ce que je ferais pour une autre; mais je sais très-bien ce que je ferais pour vous, Madame. Ah!

charmante amie ! que ne m'est-il permis d'aspirer à votre main !

SCENE XV.

M.me DOLBAN, VALMONT, DÉSORMEAUX.

DÉSORMEAUX.

Cousin, êtes-vous toujours déterminé à faire ce que vous avez dit ? décidément, affichez-vous ?

VALMONT.

Non. Madame vient de me parler d'une personne que je ne connais pas encore, mais qui me conviendra mieux, sans doute, qu'aucune de celles qu'aurait attirées l'affiche.

SCENE XVI.

M.lle ARSENE, UN NOTAIRE, ET LES PRÉCÉDENS.

M.lle ARSÈNE.

Monsieur, voici votre notaire.

VALMONT.

Ah ! fort bien !

(Le notaire va s'asseoir vis-à-vis d'une petite table.)

M.lle ARSÈNE.

Il apporte le contrat de mariage, où il ne reste plus qu'à remplir....

DESORMEAUX.

Il n'est plus question de cela. M. le notaire, il nous faut un acte qui dispensera monsieur de celui que vous avez fait : écrivez donc que moi, Polycarpe-Vindicien Désormeaux....

VALMONT.

Un moment.

(à madame Dolban.)

Madame, daignez me dire auparavant de quelle personne de votre connaissance vous me parliez tout-à-l'heure ?

M.me DOLBAN.

L'accord que votre cousin consent à faire avec vous doit vous assurer soixante-quinze mille livres de rente et votre liberté. Eh bien, monsieur, je m'en réjouis pour la personne dont je vous parlais. Sans cet accord, elle eût été, je crois, très-peu flattée de ne devoir votre main qu'à la nécessité où vous auriez été de vous marier.

VALMONT.

Elle est donc ici?

M.me DOLBAN.

Oui, monsieur, et vous allez la voir paraître, après que vous aurez jeté un coup d'œil sur cette lettre que m'écrit M. Dolban.

(Elle lui donne une lettre.)

VALMONT vivement.

M. Dolban!

(Lisant.)

Ma chère belle sœur... Grand Dieu!

(Il retourne précipitamment la lettre pour lire l'adresse.)

« A madame veuve Dolban. » Quoi, madame? vous seriez... Mais ces lettres de M. Dolban que vous m'avez montrées...

M.me DOLBAN.

Etaient adressées à ma sœur, qui est son épouse. Moi, j'étais celle du conseiller Dolban, son frère. Quand je fis votre connaissance, il y avait déjà trois ans que j'étais veuve: mais vous ignoriez qu'il y eût deux dames Dolban. De là votre erreur, que j'ai jugé à propos de vous laisser, et je crois que j'ai bien fait.

VALMONT courant à la table où le notaire est assis.

Monsieur le notaire, préparez-vous à remplir les blancs du contrat.

(à madame Dolban.)

Adorable amie, vous consentez à le signer, n'est-ce pas?

M.me DOLBAN.

Je risque peut-être beaucoup ; mais si vous le voulez absolument....

VALMONT.

Si je le veux! Ah! madame, ce qui redouble ma joie en ce moment, c'est que mon empressement ne peut plus avoir à vos yeux de motif intéressé.

M.lle ARSENE vers la coulisse.

Entrez, entrez, mes amis! Venez féliciter votre maître.

SCENE XVII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, DUBOIS, PIERRE ET JEANNETTE.

PIERRE, un gros bouquet à la main.

Ah! M. d'Valmont, r'cevez nout'compliment sincère, et permettez que j'fleurissions vout'accordée des plus belles fleurs d'nout'jardin.

(Il donne son bouquet à madame Dolban.)

VALMONT.

Bien, mon cher Pierre.

PIERRE à Jeannette qui n'ose avancer.

Donne donc itou ton bouquet, toi.

VALMONT.

Approchez, Jeannette.

(Jeannette donne timidement son bouquet à madame Dolban.)

M.me DOLBAN.

Je vous remercie, ma belle. Elle est charmante!

PIERRE.

C'est nout'fille, madame.

JEANNETTE bas à son père.

Alle est ben plus aimable qu'mam'selle Julie, c'te dame-là!

DESORMEAUX à Valmont.

Mais, cousin, je n'aurai donc rien de la succession de notre oncle ?

VALMONT.

Pardonnez-moi : vous aurez ving-cinq mille livres de rente.

DESORMEAUX avec joie.

Ah ! cousin ....

M.me DOLBAN.

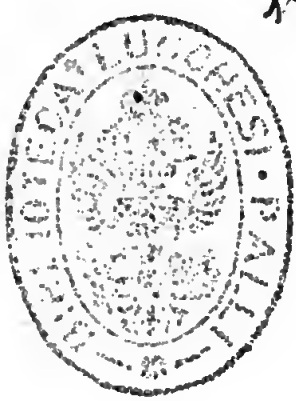
Mon cher Valmont, si j'accepte votre main, c'est que j'ai bien résolu d'être, dans tous les cas, ce tendre, cet indulgent ami qui veut faire tout le voyage avec vous.

VALMONT.

Ah ! madame, ce sera le vrai moyen de m'ôter à jamais l'envie de m'écarter de la route.

72177

FIN.



De l'Imprimerie d'A. EGRON, rue des Noyers.